Roman : TE SOUVIENS-TU, Ô MON AMOUR . . ., par Magali — MAI 1938

LE FILM

10c

"Ce que c'est ennuyeux que d'attendre ici —"
"Fume donc une Sweet Cap et ce sera un plaisir !"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

M A I 1 9 3 8

AU NUMERO .. .. 10 cents
ABONNEMENT $1.00

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Membres de l'A. B. C.

Volume 19. No 10

975, RUE DE BULLION
MONTREAL, CANADA
Tél.: PLateau 9638

EN VENTE LE DEUXIEME SAMEDI DE CHAQUE MOIS

Alfred de Musset à l'écran

Je me suis souvent étonné que producteurs et réalisateurs ne fassent pas plus souvent appel au fonds considérable — trésor inépuisable — que constituent les classiques. Mais j'ai gardé la plupart du temps mon étonnement pour moi.

Oui, je sais, on a pensé à Shakespeare, Molière, Hugo, Goethe, d'autres très grands, mais on a guère cherché en dehors des têtes de file.

Pourtant, si le court métrage revenait à la mode ne croyez-vous pas que l'on pourrait réaliser de magnifiques petits films en puisant tout simplement dans les poèmes en prose d'Aloysius Bertrand, dont plusieurs : *La Séérénade, La Messe de Minuit, La Chanson du Masque* par exemple, sont des œuvres éminemment cinématographiques.

Je cite Aloysius Bertrand parce que cet écrivain assez peu connu du reste, m'est particulièrement familier. D'ailleurs, il ne serait que de se donner la peine de chercher pour trouver.

Les initiatives hardies sont bien rares dans le domaine du film. Cela tient aux capitaux considérables qu'il faut engager, aussi la plupart des producteurs préfèrent-ils tourner ce qu'il est convenu d'appeler du « tout cuit ». Aussi, est-ce avec une véritable joie que j'ai appris une nouvelle stupéfiante à plus d'un titre : Maurice Cloche va porter à l'écran, cette délicieuse comédie — ou proverbe — d'Alfred de Musset : *Le Chandelier*... Bravo Cloche et bravo également Borderie qui osez sortir des sentiers battus devenus si durs à force de les piétiner, qu'aucune végétation neuve ne les fleurit plus. Et je vous prédis — je n'ai guère de mérite à le faire car vous avez à votre disposition une matière éblouissante — le plus beau, le plus légitime succès.

Comment se fait-il qu'aucun cinéaste n'ait encore songé à transposer cette œuvre sur l'écran moderne où l'image et le son peuvent si harmonieusement se compléter ? Serait-ce — mais c'est impossible — qu'ils n'avaient jamais lu Musset !

Voilà une œuvre passionnante et dont il me plaira fort de suivre la réalisation Je crois, d'ailleurs, qu'un homme comme Maurice Cloche était tout désigné pour un tel travail. Il a, en effet, non seulement un solide métier mais beaucoup de goût et une sorte de classicisme dans l'expression qui le rend plus apte que n'importe qui à traduire Musset sans le trahir. Et n'oublions pas que Cloche est passé — avant d'aborder le grand film — par la dure école du documentaire où il a fait, c'est le moins qu'on en puisse dire, ses preuves.

Naturellement, autre atout considérable, le petit Robert Lynen sera Fortunio, rôle qui lui convient à merveille.

Il faut savoir gré à Raymond Borderie d'entreprendre la réalisation d'un tel film à un moment où les initiatives intelligentes et neuves ne sont pas légion.

J. P. COUTISSON

■ ■ ■

C'EST LE PRINTEMPS !

Et MONA GOYA en profite pour jouir du soleil dans son jardin. Rien de mieux pour calmer les nerfs après des jours passés sous les faux soleils des studios.

TEMOIGNAGES NON SOLLICITES

« Je tiens à féliciter bien sincèrement le charmant magazine *Le Film*. Chaque mois, il s'efforce de plaire à ses nombreux lecteurs qui, en retour, lui restent fidèles ; chaque mois, il devient de plus en plus intéressant. C'est avec une véritable impatience que j'attends toujours le prochain numéro . . . »

« Permettez-moi de souhaiter à la meilleure revue cinématographique de la Province la vie la plus longue que revue de cinéma ait atteint. »

« Il me fait plaisir de vous dire que je m'efforce de trouver de nouveaux abonnés au *Film*, car je ne suis pas la seule qui le trouve vivant et instructif ; lorsqu'il m'arrive, je trouve guère le temps de le lire car mes amies me l'enlèvent. Alors, quand ils seront abonnés, je pourrai le lire en paix . . . »

« A mon avis, *Le Film* est le magazine qui me renseigne le mieux sur le cinéma français ; les pages de cinéma américain ne sont pas inutiles à ceux qui préfèrent le cinéma français. »

« Je m'intéresse beaucoup au cinéma et votre revue est attentivement lue et vivement appréciée. Je me fais donc un plaisir de vous en féliciter, et aussi de vous remercier pour sa tenue. »

RAIMU

Le meilleur comédien français. Nous le reverrons dans : "L'Etrange M. Victor", "Les nouveaux riches" et autres.

Raimu chez lui

par JULIETTE CABANA

Correspondante du " Film " à Paris

— Vous voulez me voir ? Drôle d'idée ! Enfin, regardez-moi !

Raimu est bien installé dans un moelleux fauteuil. Il s'est placé juste au-dessous de la lampe et je pourrais compter ses rides. Déformation professionnelle. Il est tellement habitué aux « sunlights » qu'en entrant dans le salon — un authentique salon Louis XV — il a cligné des yeux et s'est empressé d'allumer d'autres lampes.

D'un air satisfait Raimu regarde son salon. Il l'admire sans gêne comme sans modestie.

— J'aime l'ancien quand il est vrai, me confie-t-il. C'est plus chaud, plus sympathique, plus accueillant que le moderne. Voyez cette vieille table, c'est doux à l'œil et au toucher. Et je crois que le plus grand plaisir est encore de chercher ces meubles, de les dénicher et de les disputer à un autre collectionneur aussi enragé que vous. Cette lutte me passionne, et si j'assiste à une vente aux enchères où il y a un meuble ou un bibelot qui me plaît je suis désolé si je ne l'enlève pas. Je brode des histoires sur les objets. J'aime à m'imaginer les personnes à qui ils ont appartenu et je crois faire plaisir à quelqu'un en achetant ces meubles. Mais je vous ennuie avec mes histoires. Vous aimeriez mieux que je vous parle du cinéma, n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout. Je suis très heureuse, au contraire, de découvrir ce côté peu connu de votre personnalité !

— Vous dites cela pour être aimable. Alors, vous voulez connaître ma vie... J'ai raconté si souvent ma vie à des journalistes que j'ai l'impression chaque fois que quelqu'un me demande de recommencer de réciter une leçon. Voyez-vous, c'est ma punition. Je n'ai jamais voulu réciter de leçons à l'école. Je ne voulais même pas aller à l'école. J'avais un camarade dont le père tenait un bazar. Nous lui chipions des pantins et nous jouions au Guignol dans la cour. Cela se passait à Toulon. Mon père qui n'appréciait pas cette vocation m'envoya au séminaire de Brignolles. Je ne voulais pas plus étudier au séminaire qu'à l'école. Aussi ai-je réussi à me créer une situation « à côté » en faisant marcher les pédales de l'orgue pour « envoyer du vent dans les tuyaux» à la messe et aux vêpres ! Mon père, que ces nouveaux talents n'intéressèrent pas davantage, me fit entrer à l'école Garnier, à Toulon. Pour tout laurier je n'obtins qu'un premier prix de clairon.

Je ris à ces histoires et Raimu prend son ton le plus bourru pour me dire :

— Eh ! Qu'est-ce que vous avez à rire comme ça ? Je vous raconte des choses vraies, des choses que je n'ai jamais dites à personne et voilà comment vous les accueillez ! N'importe je continue...

« Je rêvais de débuter au théâtre ! Une grande vedette, que par gentillesse je ne nommerai pas, me dit : « Votre père est tapissier. Eh bien, soyez tapissier comme votre père... » Fou de colère, je me mis souffleur.

« C'est alors que se décida ma carrière théâtrale. Cela se passait à l'*Alhambra* de Marseille. Un jour, Fortuné aîné, vedette de la troupe, tombe malade. On cherche dans l'affolement une doublure possible.

« — Et le souffleur ? dit quelqu'un.

« Le souffleur, évidemment, devait commencer à connaître la pièce depuis le temps qu'il la « soufflait » aux autres !

« A cette suggestion le directeur répond qu'il ne veut pas qu'on flanque le feu à son théâtre. Mais il n'y avait pas le choix et je doublai la vedette... et ce fut un succès... et le premier pas hors de la muette destinée de figurant qui avait été la mienne jusque-là.

— Et au cinéma, quand y avez-vous débuté ?

— C'est avec Sacha Guitry que je débutai dans *Le Blanc et le Noir*. Depuis j'ai pas mal tourné, comme vous savez...

— Quels sont vos projets ?

— J'arrive de Berlin où j'ai tourné *Monsieur Victor* avec Madeleine Renaud comme partenaire. Je vais aller me reposer pendant quelques semaines à Nice et ensuite je commencerai *Les Nouveaux Riches*. Il est question que je tourne aussi *Les Affaires sont les Affaires*, d'Octave Mirbeau. Il y a là un rôle que j'aimerais bien interpréter. Mais je ne sais quand ce film sera réalisé. Il y a déjà eu beaucoup de pourparlers qui n'ont jamais abouti. Serais-je plus heureux cette fois ?

— Je croyais que vous deviez faire du music-hall prochainement ?

— Il en a été question, en effet, mais cela est encore dans le domaine des possibilités. J'ai aussi reçu une lettre du Canada me demandant d'aller jouer sur une scène de Montréal, *mais vous pouvez dire à vos lecteurs que je n'irai pas.* Je suis très bien en France et n'ai nulle envie de partir.

A ce moment Mme Raimu fait irruption dans le salon. C'est la plus charmante apparition que l'on puisse voir. Elle est toute jeune, menue et très jolie. Elle est vêtue d'un long déshabillé de satin blanc, d'une petite cape d'hermine et des diamants brillent dans ses cheveux.

— Ma femme en travesti ! dit Raimu avec une tendresse moqueuse.

— Excusez-moi, dit Madame Raimu, de me présenter dans ce costume, mais je pose pour un pastel et vous comprenez...

« Tu sais, Jules, que tu vas arriver en retard à la gare. »

— C'est vrai, répond Raimu. Je ne croyais pas qu'il fût si tard. Je vais chercher ma fillette qui arrive de Saint-Germain où elle est en pension. Elle vient passer le dimanche ici.

Il sort vivement une photo de sa poche et me montre le portrait d'une délicieuse fillette au visage doux qui ressemble étrangement à sa jeune maman.

— Demain je l'emmènerai au cinéma, me dit-il. Deux films le même jour. Par exemple je ne l'emmène pas voir mes films. Je laisse cela à sa mère et à sa grand-mère.

— Vous n'aimez pas à vous voir sur l'écran ?

— Non. J'ai toujours l'impression que j'aurais pu faire mieux et cela m'ennuie. Il est malheureux qu'à l'écran on ne puisse corriger comme au théâtre. Avec le progrès cela viendra peut-être...

■ ■ ■

Dans une entrevue qu'il accordait à une journaliste française, un producteur déclarait : « Pour toucher la masse des spectateurs, il faut s'adresser moins à l'intelligence qu'à l'instinct, moins au raisonnement qu'aux réflexes, moins à la religion qu'à la Foi. C'est dans cet esprit que nous réaliserons successivement *Le Petit Chose ; Education de Prince*, de Maurice Donnay ; *Le Révolté*, d'après le roman de Laurice Larrouy ; *Gai, marions-nous*, de Germaine Acrement, et *Guynemer, héros légendaire*. On a déjà tourné les principales scènes du *Petit Chose* ; l'œuvre émouvante d'Alphonse Daudet transposé sur l'écran rappellera à beaucoup de nos lecteurs les heures agréables passées à lire cette œuvre si profondément humaine ; c'est Robert Lynen qui incarne Daniel, le héros du roman. Les autres interprètes du *Petit Chose*: Aimé Clariond, Robert Le Vigan, Charpin, Delmont, Arletty, Gabrielle Fontan, etc. »

SCÈNES

Inutile de vous nommer les heureux duettistes de ces deux pages. Vous avez reconnu Robert Taylor, Anita Louise, George Brent, Buddy Rogers, Joan Blondell et les autres. Vous avez là quelques agréables sujets d'inspiration qui, nous l'espérons, pourront vous servir.

D'AMOUR

Nos lecteurs — et nos lectrices — y trouveront quelques artistes préférés au moment final de tous les films : le baiser des fiançailles, les yeux dans les yeux... La censure américaine est maintenant très sévère pour les scènes d'amour. On ne permet plus les baisers trop prolongés ni les étreintes trop accentuées. Peut-on s'en plaindre ? Et n'est-ce pas plutôt le jeu des acteurs, l'intérêt du scénario et la mise en scène qui font la valeur réelle d'une grande production ?

Dernières Nouvelles de Paris

■ Le film qu'a réalisé Pierre Caron promet des scènes désopilantes : *Les femmes collantes* nous montreront Betty Stockfeld, Josseline Gaël, Mona Goya et Michèle Béryl qui se pareront de toute leur séduction pour plaire à Henry Garat et se faire épouser par lui. Dans certaine scènes elles se retrouveront toutes à la mairie, parées d'une même robe de mariée et accompagnées chacune de quatre demoiselles d'honneur vêtues d'organdi blanc . . .

■ M. Neville Kearney, l'une des personnalités les plus marquantes du cinéma anglais, a donné une interview à un grand quotidien londonien ; il apprécie ainsi le cinéma français : « Pendant qu'à Hollywood on continue à produire des films *colossaux*, la France, très tranquillement, fait des films. La plupart d'entre eux sont réalisés dans des studios miteux, poussiéreux, mal outillés, qui feraient rire les producteurs anglais. Ils coûtent parfois 15.000 livres environ (prix dérisoire pour les Anglais). Et pourtant, une fois terminé, le film est si brillant que seul le handicap de la langue l'empêche de faire un tour du monde triomphal ». — N'est-ce pas là le plus bel éloge en faveur du cinéma français ?

MIREILLE BALIN, après un voyage inutile à Hollywood, a annulé son contrat et est retournée en France. On dit qu'elle sera de nouveau la partenaire de Tino Rossi dans un prochain film.

■ Léon Poirier a une préférence marquée pour les grands sujets patriotiques ou religieux. C'est lui, en effet, qui a mis en scène *L'appel du Silence* et *Sœurs d'Armes*, deux films admirables de simplicité et de naturel. Sur un scénario qu'il a lui-même écrit, Léon Poirier, tourne actuellement *La Grande Espérance*. Ce film réalisé, comme *L'appel du Silence*, par souscription, est soutenue par vingt-sept groupements français d'action sociale et religieuse. « La grande espérance, explique Léon Poirier, c'est la révolution chrétienne survenue, il y a bientôt deux mille ans, dans le monde romain. »

■ Dans Madrid bombardé, la vie continue. La plupart des cinémas sont dans le même quartier. Bien que la plupart aient leur toit crevé par des obus, les spectateurs emplissent toutes les salles chaque après-midi ; il n'y a pas de représentations le soir, car les avions ennemis pourraient repérer trop facilement les salles. A Valence, on tourne des films de propagande pour inciter les Madrilènes à quitter la ville ; mais les gens de Madrid ne s'affolent pas pour quelques obus et refusent presque tous d'évacuer la ville.

■ Un critique français s'était scandalisé de voir dans un film un chat mort ; croyant qu'on l'avait tué pour ajouter au réalisme de la scène, il avait protesté contre cette cruauté. Mais on lui a répondu, avec le sourire : « Nous sommes heureux de vous informer que le chat en question a été simplement anesthésié et qu'il vit encore au Paris-Studio-Cinéma, à Billancourt, et jouit de la meilleure santé. » Avis donc aux âmes sensibles !

■ Après une ballade aux Etats-Unis, à la recherche de la Gloire, Mireille Balin et Tino Rossi sont rentrés en France. Ils sont même traversé sur le même bateau, et voyagé dans le même train. De là à dire qu'ils étaient fiancés, il n'y avait que la longueur d'une chronique. D'ailleurs, questionnée, Mireille Balin n'a pas nié, ce qui est déjà une preuve suffisante. Que la vie est compliquée pour les artistes, surtout quand la femme ou le mari de l'artiste ne fait pas de cinéma !

■ En raison des récentes difficultés survenus en Europe, la censure française a jugé plus prudent d'écarter tout film d'espionnage ou de contre-espionnage. On risque moins ainsi de froisser les susceptibilités des Allemands. A cet égard, *La Grande Illusion* et *Sœurs d'Armes* se sont gardés de toute manifestation anti-allemande ; c'est encore là le meilleur moyen de rétablir la concorde entre la France et l'Allemagne, malgré les politiques contradictoires et les gouvernements de formule différente.

■ Il y a trois ans le comédien Max Dearly fut opéré au larynx ; depuis il devait être doublé par l'acteur Laverne pour tous ses films, car sa voix, très faible, ne portait pas dans les micros. Depuis quelques mois sa voix lui est quelque peu revenue et dans son prochain film, *Le cœur ébloui*, c'est lui-même que l'on entendra. Ses partenaires du *Cœur ébloui* sont Huguette Duflos, José Noguéro, Roger Legris, etc.

■ Une pièce de Maurice Hennequin et de Pierre Veber a été récemment porté à l'écran. C'est *La Présidente*, avec Elvire Popesco, Henry Garat, André Lefaur, Pauline Carton, Doumel, Suzanne Dehelly, etc.

■ Viviane Romance a tourné dernièrement deux films à Berlin : *L'étrange M. Victor* et *Le joueur*. Dans ce dernier film, elle est blonde ; dans *La maison du Maltais*, elle sera brune Arabe ; dans *Gibraltar*, elle sera une brune Espagnole.

■ Il y a dix ans, Annabella était l'une des principales interprètes de *Maldone*, film dont le scénario avait été écrit par Alexandre Arnoux. Ses partenaires étaient Charles Dullin, André Bacqué et Roger Karl.

■ Marie Glory habite Maisons-Laffitte, dans une vaste maison, avec des écuries pleines de beaux chevaux ; elle est même plus fière de son écurie que de sa bibliothèque. — Lorsqu'elle débuta à l'écran, il y a plus de dix ans, elle s'appelait Arlette Genny, mais son vrai nom est Marie Thouilly C'est parce qu'elle est excellente écuyère et bonne artiste que Marie Glody fut choisie pour un des principaux rôles des *Gens du voyage*, films de Jacques Feyder que nous verrons bientôt.

■ Voici la distribution du dernier film d'André Berthomieu : *Les nouveaux riches* : Raimu, Michel Simon, Betty Stockfeld, Fernand Fabre, Joffre, Gaston Dubosc.

■ C'est en plein désert africain qua été tourné *S. O. S. Sahara*, par le metteur en scène Jacques de Baroncelli. « Le désert m'a conquis, a déclaré Baroncelli. Je comprends maintenant la passion des blédards pour leur bled et je conçois que, rendus à la vie des villes, ils aspirent à retourner vers les sables, vers ces pays magnifiques où tout est sain, où tout est propre, où tout est pur. »

■ Le grand acteur américain John Lodge apprécie ainsi le cinéma français : «Savez-vous quel est, à mon avis, le plus grand des films parlants ? C'est *Poil de Carotte* ; on en parlera encore dans vingt ans ! C'est le type même du film sans concession, sans trucage, sans décors, sans costumes, sans figuration. Et savez-vous quel est, pas seulement à mon avis, mais de l'avis de beaucoup d'étrangers, l'un des plus grands acteurs de cinéma vivants ? C'est Harry Baur ! » John Lodge, qui parle fort bien le français, est le seul Américain (Américain de naissance) qui ait tourné en France un film en français.

■ Le 11 avril, on a commencé les prises de vues du film *Le Créancier*, d'après la pièce de Léopold Gomez. Marcelle Chantal, Jules Berry, Roger Karl, Roland Toutain, Alcover, Jean Tissier et Marthe Mussine en sont les principaux interprètes.

■ C'est en Asie même que G. W. Pabst a tourné les extérieurs du *Drame de Shanghaï*. Ces extérieurs furent tournés en partie à Cholon, dans le vieux quartier chinois. Pabst a aussi rapporté un excellent documentaire sur la Chine.

■ Le dernier film de Marcel L'Herbier, *Raspoutine*, s'appellera désormais *La tragédie impériale*. Nous rappelons la distribution de cette œuvre cinématographique tiré du roman d'Alfred Neuman : Harry Baur (Raspoutine), Pierre Richard-Willm (Prince Igor), Denis d'Inès (Gregorian), Alexandre Rignault (Block), Jean Worms (le Tzar), Marcelle Chantal (la Tzarine), Gabrielle Robine, Jany Holt, etc.

■ Dans *Pour Vous*, Serge Veber revient sur la question des étrangers dans le cinéma français. « Parmi les émigrés allemands qui se réfugièrent à l'étranger après Hitler, bon nombre de cinéastes gagnèrent Paris, mais il y eut aussi un fort groupe qui trouva asile à Vienne. Nous allons en hériter ! Attention ! Ils n'iront ni en Belgique, ni en Russie, ni en Pologne, ni en Tchécoslovaquie ... L'Amérique, en partie, a fermé ses portes. Nous, nous ouvrons largement nos frontières ... » Cela explique que certains génériques ont l'air d'une adaptation tournée en Palestine ; les noms à consonnance française sont en nombre microscopique. Ne nous étonnons pas que de puissantes influences travaillent depuis plusieurs mois à mettre le cinéma français aux mains de MM. ... sky ... stein et autres sans-patrie.

■ Maurice Dekobra a terminé le scénario du film qu'il mettra en scène lui-même. *Météore 38* sera la première réalisation de la Société des Films Maurice Dekobra. Il aura pour thème la menace que fait peser sur la terre l'approche d'un météore et nous montrera l'accueil fait à cette menace par le pauvre et par le riche. Le film sera tourné ce mois-ci.

Ginette Gaubert

Ginette Gaubert naquit à Lyon un 20 février ; son père est de l'Aveyron, sa mère est de l'Ain. Adresse permanente chez ses parents, Villa Ginette, Croix-Luizet, Lyon-Villeurbanne (Rhône).

Très musclée. Yeux bleus, clairs par beau temps, foncés quand il pleut. Cheveux blonds très dorés. Adore ses parents, qui ne vivent que pour elle : c'est vraiment ce qu'il y a de meilleur au monde ... A l'air calme, reposant : est plutôt vive, pas toute douceur, mais juste et pas ingrate du tout.

Fille unique. Gâtée au-delà de toute expression. Jamais pensionnaire, études dans sa famille. Elevée comme l'avait été sa maman, très jeune fille d'autrefois : aquarelle, piano qu'elle détestait. Détestait encore plus les ouvrages de main : on n'a pas insisté. Réussissait la caricature, on n'a jamais pensé que ce pût être une profession. Arrivée à l'âge où ces travaux innocents ne remplissaient plus sa vie, commence à s'ennuyer et à s'intéresser à la comédie. Acquiert de la suite dans les idées et cette vocation se précise : la plus grande preuve d'amour que lui aient donnée ses parents, c'est de lui permettre de venir passer six mois à Paris pour travailler et tenter sa chance. Arrive, riche de ses vingt ans, de quelques leçons et de l'amour des classiques. Se présente, sans savoir au juste pourquoi, au concours de beauté de l'International Beauty Tour : est Miss France ; part pour l'Amérique avec sa mère ; devient Miss Atlantique ; une année de gâteries et de joie ... Rentre à Paris juste à temps pour le film parlant ; ses photos américaines, très belles, sont très remarquées.

Elle débute au cinéma. Premier film : *Le Défenseur*. Huit jours après : *Nos maîtres les domestiques*. Puis, *Romance à l'Inconnue*, *Le Chant du marin*, *Rocambole*, *Nu comme un ver*, avec Milton ; *Le Coq du régiment*, *Chansons de Paris*, avec Armand Bernard. Puis, *Monsieur Sans-Gêne*, avec Gravey ; *L'Enfant du Danube*, *Le Malade imaginaire*, *La Kermesse héroïque*. Quelques projets ...

GINETTE GAUBERT

JEUNES ACTEURS DE HOLLYWOOD

●

On reconnaît :

SHIRLEY TEMPLE
FREDDIE BARTHOLOMEW
SPANKY McFARLAND
BILLY MAHAN
JANE WITHERS
DOUGLAS SCOTT
Carl " Alfalfa " SWITZER
et OUR GANG au complet.

L'ETOILE DEVANT LE TELESCOPE :

Renée Saint-Cyr

— Si vous n'étiez pas vedette de cinéma, quelle autre profession auriez-vous choisie ?

— Docteur en médecine.

— Si vous ne disposiez, par an, que d'un budget très minime pour vos toilettes, comment vous habilleriez-vous ?

— L'élégance est moins une question d'argent qu'une question de goût. Se connaître. Réfléchir avant de choisir. Aimer la sobriété sont certains des éléments nécessaires à la vraie élégance — ils conviennent aussi parfaitement à une bourse modeste.

« Si je ne disposais que d'un budget des plus modeste, je déciderais d'avoir un « type » — le type « sport » par exemple, et les nécessités de l'économie passeraient pour autant d'originalité. Des lignes nettes — des tons neutres égayés par une note vive (un accessoire quelconque) : on est sûre de ne pas se tromper.

— Quel est le meilleur conseil que vous donneriez à une jeune fille qui veut faire du cinéma ?

— Pour une actrice de l'écran, il est plus important d'avoir les apparences de la beauté que d'être exactement belle suivant les canons classiques.

« Le don mystérieux de la photogénie n'obéit pas à des lois précises, et la belle fille qui a servi de modèle à la Vénus de Milo n'aurait peut-être remporté qu'un accessit à un concours de beauté. C'est pourquoi je pense qu'il serait plus précis d'écrire « photogénie » pour résumer « Physique, élégance et charme », et il est évident que les « dons instinctifs » relèvent en droite ligne, eux aussi, de ce pouvoir subtil.

« Un dosage des différentes qualités mentionnées sur votre enquête, pourrait peut-être s'établir de la façon suivante :

« Prenez une jeune femme plus jolie que belle, plus instinctive qu'intelligente. Placez-la dans les meilleures conditions de vie possible pour qu'elle se forme un caractère libre et tenace. Apprenez-lui à s'habiller — mais pas trop bien, — qu'il y ait toujours quelque chose d'un peu imprévu, de gratuit dans sa mise. Qu'elle sache sourire quand il faut et se taire le plus souvent

« Saupoudrez le tout de bonne humeur et d'un rien de rosserie.

« Et enfin et surtout si elle veut vraiment faire du cinéma, qu'elle *apprenne son métier*.

— Croyez-vous que le mariage soit incompatible avec le métier de star ? et pourquoi ?

— La vie en soi n'est pas toujours chose facile et gaie — la vie d'une artiste de cinéma est particulièrement difficile. Je pense que dans ce métier qui exige tout de vous-même : temps, vitalité, enthousiasme, on a plus besoin que dans tout autre d'un compagnon qui vous comprenne, vous aide, vous allège, vous dirige, vous surveille, vous apaise.

« Cette vie factice souvent ne fait que vous disposer mieux à apprécier les joies de la vraie Vie.

« L'imagination, le goût du merveilleux et de l'Aventure sont pleinement satisfaits, et on ne goûte que davantage les joies simples et complètes de la vie à deux !

— Quelles sont les plus grosses difficultés que vous avez eu à vaincre, lors de vos débuts à l'écran ?

— Ma timidité ! Je suis sauvage et insociable et les gens, la foule m'épouvantent tout simplement. Heureusement cette infirmité, car c'en est une, disparaît dès que je travaille — je ne suis réellement moi-même que sur un plateau.

— Où et comment aimez-vous le mieux passer vos vacances ?

— Au bord de la mer, l'été — dans la neige, l'hiver — dans un endroit aussi peu fréquenté que possible — habillée en garçon et toute aux joies simples de la pêche, de la nage ou du ski.

— Etes-vous superstitieuse ? Croyez-vous au Hasard, à la Chance ?

— Ni plus ni moins que tout le monde — plutôt moins. Evidemment, je ne passerais pas le sel à table de la main à la main, et comme tout le monde je touche du bois. Mais surtout il y a des phrases — certaines phrases que je ne prononce jamais pour ne pas éveiller les mauvais sorts qui sommeillent. Ne comptez donc pas sur moi pour vous dire lesquelles.

« Mon fétiche préféré (j'en ai plusieurs) est un casoar qui m'a été donné par la promotion du roi Albert Ier, car la similitude de nom a donné aux St-Cyriens cette idée charmante de marrainage. J'en suis très fière. Le Casoar ne me quitte jamais — il était à Berlin il y a deux ans — il était à Londres il y a quelques jours encore pendant mon premier film en anglais là-bas. — C'est un fétiche gai aux couleurs riantes — et qui incitent à l'optimisme.

« Quant au hasard et à la chance comment pourrait-on ne pas y croire ?

— Quelle est la vedette féminine américaine qui vous plaît le plus ? Quelle est est la vedette masculine qui vous plaît le plus ?

— Garbo (qui est Suédoise), Bette Davis, Katherine Hepburn et William Powell.

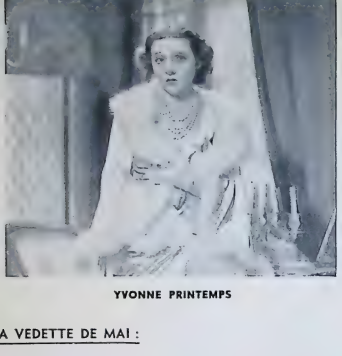
— Quel genre de rôle et quels personnages de roman, pièce de théâtre, etc., aimeriez-vous tourner ?

— Certains des personnages de Bernstein ou de Marcel Achard, des personnages sensibles ayant le sens de l'ironie, des personnages de demi-teinte — et des personnages vibrants, ardents, exaltés — tout ce que l'on ne me propose pas, hélas !

— Quel est votre partenaire idéal ? et pourquoi ?

— Jules Berry et Raymond Rouleau — parce que tous deux me placent dans les conditions les plus favorables pour exprimer tous les sentiments dont je parlais plus haut.

RENEE SAINT-CYR



YVONNE PRINTEMPS

LA VEDETTE DE MAI :

YVONNE PRINTEMPS

Lorsque au cours de l'année qui précéda la guerre, apparut, sur l'immense scène des Folies-Bergère, cette grande et mince jeune femme, au corps souple et harmonieux, la surprise fut aussi vive qu'agréable.

A cette époque, la vogue était aux femmes plantureuses, grandes et impassibles. La nouvelle venue rompait en visière — involontairement ! — avec la tradition.

On considéra curieusement les mouvements gracieux, précis, de cette jeune artiste, qui dansait avec un style nouveau, lançait curieusement ses longues jambes minces et jolies, à droite et à gauche, à la façon d'une « girl » anglaise qui aurait voulu imiter une coryphée antique. C'était à la fois inattendu et plaisant !

Elle était très jeune. Elle avait donc des grâces plénières. Une artiste plus âgée se fut fait — comme l'on dit en termes professionnels — tumultueusement « chahuter ». Mais la puérilité habile avec laquelle la jeune inconnue gambillait et virevoltait, amusa. On sourit et on l'applaudit.

A sa seconde apparition au cours de la revue, on s'étonna : la débutante ne faisait pas que danser... elle possédait une voix des mieux timbrée, juste et déjà généreuse. Elle avait, surtout, une curieuse façon d' « ouvrir » le son. Elle « amplifiait » chaque « note tenue », sitôt qu'émise, comme permet de le faire aujourd'hui le potentiomètre d'un pick-up phonographique. Le résultat, fort imprévu lui aussi, était irrésistible... dans le bon sens du terme. Il donnait à la jolie fille un style nettement particulier.

On consulta curieusement le programme, et l'on y vit ce nom qui parut bien approprié : Yvonne Printemps.

La débutante symbolisait bien, en effet, le printemps d'une carrière qui verrait avant peu s'affirmer, certainement, sa notoriété et son talent.

Dès l'époque de ses débuts, Yvonne Printemps promettait réellement d'être une grande vedette.

Son physique était des plus agréable : une bouche spirituelle, un peu ironique peut-être, mais si bien décorée de quenottes éclatantes ; des yeux, plus grands « que ça », longs, rêveurs, énigmatiques qui, par instants, étincelaient de l'éclat d'une flamme soudaine, ardente ; une taille mince.

— Un garçon manqué ! disaient d'elle ses rivales.

La guerre n'entrava pas l'essor de la jeune vedette. Dès la réouverture des théâtres et des music-halls, Yvonne Printemps reparut aux feux de la rampe. En même temps, sa voix achevait de conquérir Paris.

Ce fut la plus belle époque de Sacha Guitry.

Ce fut, naturellement aussi, celle d'Yvonne Printemps. L'Opérette, la Revue, la Comédie fine, la « Rétrospective » fantaisiste mirent à contribution son talent souple et infatigable.

Plus de seize années s'écoulèrent, seize années de satisfactions perpétuelles, de grande popularité.

La Crise anémia les recettes, rendant le public indécis, insatiable. Pourtant, Yvonne Printemps ne paraissait pas touchée par l'ouragan. Elle partit pour Londres où elle fut, pendant de longs mois, la radieuse ambassadrice de l'Art français.

Revenue à Paris, elle fut sollicitée par Fernand Rivers pour tourner, pour l'écran, la légendaire *Dame aux Camélias*. Sa création cinégraphique, de la célèbre Marguerite Gauthier fut une révélation nouvelle pour les admirateurs d'Yvonne Printemps.

●

Gérard Landry

Parmi les nouveaux visages révélés par l'écran ces temps derniers, Gérard Landry, que l'on vit pour la première fois dans *Ces dames aux chapeaux verts* et que l'on reverra dans *le Patriote*, auprès d'Harry Baur et de Pierre Renoir, dans le rôle du tsarevitch, n'est pas un des moins remarqués.

Gérard Landry ! Imaginez un garçon brun, élancé, aux yeux pétillants de malice qui prend tout en riant : la vie et ses déceptions, le succès et ses magnifiques espérances.

— J'ai connu les jours fastes et la sinistre « vache enragée », explique-t-il sans vanité, avec un sourire optimiste. J'ai été l'étudiant qui prépare avec nonchalance « sciences-po », et je puis vous indiquer tous les coins de Paris où l'on trouve des voitures momentanément à l'abandon pour y dormir quand on ne possède point de logis.

« J'ai été successivement : coureur professionnel d'auto et de moto, secrétaire d'un industriel, ouvrier dans une usine de parfums... »

— A votre âge ?

— Ce n'est pas tout ! Au Sahara, où je suis parti à la poursuite d'une délicieuse adolescente — tout comme le dernier des romantiques, oui, madame ! — je devins conducteur de camions, avant de gagner mes galons de journaliste, mais après avoir tenu un vague emploi de représentant de commerce.

« J'ai tout fait, tout essayé, et surtout crevé de faim...

« La mort de mon père, vers ma seizième année, m'obligea à abandonner mes études pour me débrouiller. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans, j'ai acquis une certaine expérience ! Comme à la plupart des audacieux, la chance m'a souri après neuf ans de déboires. J'espère maintenant qu'elle me sera fidèle.

« Maurice Cloche, à qui j'étais recommandé, a bien voulu me faire confiance pour *Ces dames aux chapeaux verts*, comme Maurice Tourneur pour *le Patriote*.

« J'ai pour 1938 quantités de projets magnifiques. Quoi qu'il arrive, je n'accepterai que des créations intéressantes.

« Cette décision m'a d'ailleurs valu l'amitié d'O.-P. Gilbert, dont je serai l'un des interprètes dans *le Drame de Shanghaï* que Pabst a commencé à réaliser.

« On m'offrait dans ce film un rôle que je n'aurais pu tenir avec sincérité. J'ai refusé, je suis parti. O.-P. Gilbert me rattrapa sur le seuil de l'immeuble.

« — Vous avez donc de l'argent ? me dit-il.

« — Exactement quatre francs ! lui répondis-je, en exhibant devant lui ma petite fortune.

« Me prenant alors par le bras, il me ramena auprès des producteurs, lesquels, sur son insistance, voulurent me confier un autre personnage, bien dans mes cordes, cette fois ! »

Le célèbre comique crée, dans " Hercule ", un rôle de journaliste vraiment ébouriffant. Pour une fois qu'il se prend au sérieux, ça ne lui va pas du tout.

FERNANDEL

"ORAGE"

Voilà le seul film français de Charles Boyer en 1938 ; il y a trouvé un rôle à sa convenance, celui d'un amoureux obsédé par son amour, marchant droit vers lui sans souci des misères accumulés.

Michèle Morgan, dès *Gribouille*, s'est imposée par sa beauté, son charme, ses traits expressifs, émouvants. Et bien que son expérience ne date que de quelques mois, elle est déjà grande vedette : avant *Orage*, elle avait tourné dans *Quai des Brumes*, aux côtés de Jean Gabin. Dans *Orage*, elle apporte sa sensibilité — et sa nostalgie — à un personnage naïvement cruel ; aux dires des critiques, Michèle Morgan se compare aisément à Danielle Darrieux dans *Mayerling*, ce qui n'est pas peu dire . . .

En haut et en bas :
Deux scènes du grand film "Orage", avec Charles Boyer et Michèle Morgan.

ECHOS ET INFORMATIONS . . .

■ Louise Carletti qui vient d'être remarquée dans *Les Gens du Voyage*, a été engagée pour tourner *Météore 39* que doit réaliser Maurice Dekobra d'après un scénario dont il est l'auteur . . . Et Nadine Vogel, la charmante ingénue de *Drôle de Drame* vient d'être engagée pour interpréter *Alerte en Méditerranée* aux côtés de Pierre Fresnay et Karl Ludwig Diehl.

■ Lucien Baroux partira incessamment en Italie pour interpréter *Un Fichu Métier* ; scénario de Jacques Bousquet, réalisation de Ducis. Ses partenaires seront Pauline Carton, André Lefaur, Alerme et Larquey.

■ Le 26 avril, Marcel Pagnol a donné le premier tour de manivelle de *La Femme du Boulanger*, avec Raimu et Charpin pour principaux interprètes.

■ Jean Dréville entreprendrait prochainement la réalisation de *Molière*, d'après un scénario de Robert-Paul Dagan . . . Pour les productions Corniglion-Molinier, Jean Gabin tournera prochainement *Train d'Enfer*, d'après un scénario de Stéphane Manier, sur la vie des mécaniciens de locomotive.

■ *Le Jeu de la Vérité*, tel est le titre du prochain film que réalisera Marc Allégret d'après un scénario de Henri Jeanson . . . Jacques de Baroncelli poursuit à Munich la réalisation de *S. O. S. Sahara*, d'après le scénario de Jacques Constant. Les interprètes sont : Charles Vanel, Jean-Pierre Aumont, Marta Labarr, Raymond Cordy et Paul Azaïs.

■ *Une Femme Trop Cher* que Claude Orval a commencé en avril, est interprété par Henri Garat, Pierre Stephen, Pauley et Josseline Gaël. Scénario et dialogues de Jean Guitton. Musique de Van Parys.

■ En collaboration avec Roger Vadalin, Raoul Praxy travaille à l'adaptation de sa pièce *Azor*, qui fut créée avec succès au théâtre de la Potinière par Babaroche.

■ *La Femme du bout du Monde*, où l'on assiste à de magnifiques aventures maritimes. Tous ceux qui aiment le vaste océan attendront avec impatience cette belle production interprétée avec réalisme par Germaine Rouer, Charles Vanel, Jean-Pierre Aumont, Robert Le Vigan, Paul Azaïs et Alexandre Rignault.

■ L'excellent comédien Aquistapace est conseiller municipal de son petit village : Cros-de-Cagnes, non loin de Nice. Petit village de pêcheurs paisibles où Aquistapace reçoit dans sa ferme ses amis artistes venus de Paris.

■ Harry Baur sera la vedette du film que l'on tirera du roman de Roger Vercel, *Remorque*, qui retrace l'histoire du célèbre remorqueur *l'Iroise*.

■ Nous avons déjà annoncé que Renée Saint-Cyr tournait un film à Londres. Ce film a pour titre : *The Strange Boarders of Palace Crescent*. Le titre indique suffisamment qu'il s'agit d'une sorte de grand drame à la mode anglaise. Il n'est pas sûr que Renée Saint-Cyr tourne un film français cette année, car il est fortement question de l'amener (elle aussi !) à Hollywood.

■ Les journaux ont déjà fait grand état de *Légions d'honneur*, grand film qui vient de remporter le *Grand Prix du Cinéma français*. Cette production évoque magnifiquement la vie des méharistes sahariens, c'est-à-dire de ces soldats qui, montés sur des dromadaires, font la police du désert africain.

■ L'excellent comédien Noel-Noel, que nous verrons dans le rôle-titre de *L'Innocent*, nous donne son appréciation du cinéma : « Je suis un passionné de l'écran car c'est, selon moi, l'encyclopédie de tous les arts. Il les contient, il les résume tous. On m'objectera qu'il lui manque la couleur, mais la couleur lui viendra aussi par surcroît. Pour mon compte personnel, cela me gêne un peu. Lorsque je compose un personnage, la couleur y joue un grand rôle : teint plus ou moins coloré, cheveux éclatants ou lavasse, bref, dans son état actuel, le cinéma enlève à l'acteur certains côtés d'observation. On me dira également : « Et le relief ? » Je réponds qu'il vient. A mon sens, ce n'est pas très important, le spectateur s'accommodant aisément de son absence qui, d'ailleurs, n'est pas totale. »

■ Depuis que l'Autriche est devenue simple province allemande, de grands changements sont survenus dans le domaine du cinéma. Tous les studios sont devenus la propriété des firmes allemandes Tobis et Ufa, de même qu'un grand nombre de salles. La plupart des bureaux de maisons américaines — R. K. O., Columbia, Universal et les autres — ont quitté l'Autriche. C'est maintenant Prague, capitale de la Tchécoslovaquie, qui est le siège de ces firmes pour l'Europe centrale. Ajoutons que l'Autriche possède plus de 750 cinémas dont plus de 200 sont ouverts tous les jours.

■ Charles Moulin, surnommé le Tarzan français, qui est, aux côtés de Jean Murat et de Danièle Parola, une des vedettes du film *Aloha, le chant des îles*, vient d'être décoré de la médaille d'or de l'Education physique.

■ L'Angleterre compte environ 4,800 salles de cinéma, formant un total de 4,500,000 sièges. Ces salles reçoivent 23 millions de spectateurs par semaine.

■ De la charmante opérette de Jean et Pascal Bastia, *Dix-neuf ans*, on a tiré un film qui s'intitulera *Barnabé*, dont Fernandel sera la vedette.

JOSETTE DAY, l'une des vedettes du beau film que nous avons vu récemment : " Sœurs d'Armes ".

RENE LEFEVRE

■ La Société des Films J. de Cavaignac annonce plusieurs films documentaires qui, malheureusement, ne seront pas montrés sur nos écrans. A moins qu'on ne se décide à faire disparaître les nouvelles illustrées dont la plupart sont sans aucun intérêt... Voici quelques titres de ces documentaires : *Les quatre petits mousquetaires ; 25.000 km. au-dessus de l'Asie ; Chine* 1937 ; *A la conquête des eaux sauvages ; Jour et Nuit* (le premier dessin animé en couleur réalisé en France) ; *Scènes de la vie normalienne ; L'énergie thermique des mers ; Perse-Afghanistan ; Rubens et son temps* (en couleur). Tous ces films de court métrage, et d'autres tournés en France, devraient être montrés dans toutes nos maisons d'éducation. Que nos lecteurs nous donnent leur avis à ce sujet...

■ Pierre Blanchar a quarante-deux ans... Tino Rossi a commencé à chanter en public à l'âge de vingt-quatre ans... Maurice Chevalier pratique la boxe chaque semaine, souvent avec son ami Georges Carpentier.

■ *Chipée*, une comédie qui chassera vos idées noires. La distribution est une garantie de qualité humoristique : Victor Boucher, Pauley, Nita Raya, André Guise, Suzanne Dehelly, Baron fils, Charlotte Lysès.

■ Jean Choux tourne un grand film pacifique : *Paix sur le Rhin*. Le scénario et le découpage sont de Jacques Mils et André Chotin. Il est probable que Dita Parlo et Françoise Rosay auront les premiers rôles féminins.

■ Wallace Beery a acheté récemment une jolie villa à Beaulieu, sur la Côte d'Azur, entre Nice et Monte-Carlo. Il est bien possible que le célèbre artiste tourne un film en France cette année ; pour cela, il s'est mis à l'étude du français. C'est lui qui a le rôle de Raïmu dans une version américaine de *Fanny*.

Dans les studios américains

■ Gladys Swarthout, vedette de l'écran et du théâtre, entreprend ce mois-ci une grande tournée de concerts en Europe et en Amérique du Sud. Elle vient de terminer son nouveau film : *Romance in the Dark*, dans lequel elle a pour partenaires John Boles et John Barrymore.

■ Gary Cooper, vedette de *The Adventures of Marco Polo* a été l'invité récemment à un programme radiophonique en faveur des œuvres de charité catholiques. Ce programme de la Columbia Broadcasting était sous la présidence active d'Alfred E. Smith, ex-gouverneur de l'Etat de New-York et président de l'Empire State Building. Cette fédération d'œuvre catholiques représente 214 sociétés de bienfaisance de New-York et des environs.

■ John Barrymore et son frère sont les seuls « survivants » de la brillante pléiade d'artistes de la Paramount d'il y a quelque dix-huit ans. Rappelons quelques noms : Wallace Reid, Dorothy Gish, Douglas MacLean, William Hart, Thomas Meighan, Lon Chaney, Ethel Clayton, Betty Compson, Marguerite Clark, etc.

■ Voici la distribution du plus récent film de Buck Jones : *Trail Blazer* : Buck Jones, Monte Montague, Lee Prather, Marjorie Reynolds, Carlyle Moore Jr., William Arnold.

■ Une jeune chanteuse d'origine mexicaine, Elvira Rios, vient d'être engagée par la Paramount. Elle a tourné ces semaines-ci dans un film musical intitulé : *Tropic Holiday*, aux côtés de Martha Raye, Bob Burns et Dorothy Lamour.

■ Le célèbre comédien Harold Lloyd est la providence des amoureux. En effet, la plupart de ses partenaires féminins dans ses films se sont mariées, et bien mariées ! Bebe Daniels, vedette de ses premières comédies, a épousé Ben Lyon ; Mildred Davis, la seconde partenaire de Harold Lloyd, est devenue Mme Harold Lloyd ; Jobyna Ralston n'a pas été longue à épouser Richard Arlen ; Ann Cristy est devenue la femme d'un richissime industriel du Texas ; Barbara Kent a pris pour époux Harry Eddington, directeur d'une importante compagnie cinématographique ; Constance Cummings a fixé le destin de l'auteur dramatique anglais Ben Levy avant même que son premier film ne soit terminé ; enfin Dorothy Wilson a convolé en justes noces avec l'auteur Lew Foster. Ainsi, tous les films de Harold Lloyd se sont terminés aux joyeux accents de la Marche Nuptiale . . .

■ Vous savez que Bing Crosby est propriétaire d'une belle écurie de courses. C'est une marotte très coûteuse et très encombrante ; Bing reçoit chaque jour au moins une quinzaine de demandes d'emplois de jockeys. Mais il doit les refuser toutes car ce métier est lui aussi très encombré.

ROBERT TAYLOR et MAUREEN O'SULLIVAN ont parcouru les belles campagnes anglaises pendant leur récent séjour en Angleterre. On a parlé de fiançailles, mais ce n'est qu'un canard de plus.

JAMBES RYTHMEES

●

Rares sont les films américains — soi-disant d'atmosphère contemporaine — qui ne comportent pas quelques scènes de danse plus ou moins classique, plus ou moins moderne. Il faut admettre que les Américains ont su monter de beaux ensembles, telles les admirables "Rockettes" new-yorkaises.

TYRONE POWER
(Photo 20th Century-Fox)

Don Juan anglais, admiré des Américains pour son élégance facile et ses allures de farouche indépendant.

Roman d'amour complet
par MAGALI

Te Souviens-tu, ô mon Amour...

Le train entra en gare d'Annecy.

Haussée sur les pointes, Marianne, par-dessus les têtes des gens qui s'agglométraient devant elle, chercha à repérer le visage connu dans le défilé de faces diverses qui glissaient sur sa rétine, au rythme rapide d'un film d'actualité.

Mais il y avait tant de monde,en cette veille de 15 août, que cela devenait pratiquement impossible.

Déjà, les portières claquaient sur la voie, encombrés de valises et se bousculant parmi les cris des porteurs et les vociférations, telle une horde prête à mettre au pillage le terrain conquis.

Marianne se laissait entraîner dans la houle, une moue sur la lèvre, les paupières rapprochées pour aiguiser le regard, attentive et déjà déçue, quand un appel fit tourner les têtes :

— Hello, Yane !

La jeune femme tressaillit de joie. Son visage s'éclaira et l'accent circonflexe de sa bouche, qu'un crayon onctueux avait accentué, reprit sa place primitive.

— Oh ! Vincenette ! exhala-t-elle avec soulagement. J'avais peur qu'au dernier moment on ne t'ait pas laissée partir.

Rieuse, l'arrivante, plantant là sa valise en peau de porc, lui jetait les bras au cou.

— Attention... Tu me décoiffes, avertit Marianne d'un ton heureux qui démentait ses paroles.

— La belle affaire ! Je suis si contente de te voir, même décoiffée...

— Alors, ce voyage... ce premier voyage,seule ?

La jeune fille eut un « ouf ! » de satisfaction.

— Ne m'en parle pas... Quelle émotion ! Quelle griserie ! Il me semblait que je rêvais... Au fait, où m'emmènes-tu de ce pas ?

— A l'hôtel Edelweiss où je niche. C'est très gentil, tu verras... Mais tu as une bien belle valise. Je ne te te connaissais pas ce luxe de bagages ?

Elle avait pris des mains de Vincenette la mallette claire, élégamment chiffrée.

— Un cadeau d'Antoine, dit Vincenette, négligemment.

Et elle enchaînait tout aussitôt :

— Il y a du monde à la station ?

— Beaucoup... J'ai eu de la peine à te faire garder ta chambre.

— Tant mieux ! exulta Vincenette, épanouie. Des jeunes ?

— Des jeunes et des vieux. Mais je croyais que les jeunes gens ne t'intéressaient plus, maintenant ?

— Au contraire Ils m'intéressent davantage...

— Comment cela ?

— Dame, puisque je ne suis plus « dans le coup », comme dirait mon frère Georges...

— Oh ! Vincenette, fit Marianne, choquée, tu as des façons de t'exprimer...

— Eh bien, si tu préfères, madame. Comme Il Faut, je n'ai plus peur que ces messieurs se méfient de moi...

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Dame, tu n'as pas remarqué que les jeunes gens se méfient des jeunes filles à marier. Ils ont la phobie de ne pas se compromettre...

— Il me semble que ce serait plutôt les jeunes filles qui...

— Oh ! Yane, tu me désoles, gémit plaintivement Vincenette avec un regard futé dans la direction de sa compagne. Tu as trois ans à peine plus que moi, et tu as les idées de maman quant aux mœurs de la jeunesse d'aujourd'hui ! Tu ne t'es pas encore aperçue que de nos jours c'est la jeune fille qui attaque ? S'il fallait attendre que nos partenaires se décident, M. le Curé et M. le Maire pourraient se croiser les bras, l'un sur son surplis blanc, l'autre sur son écharpe... Heureusement, les candidates au conjungo vous déploient une de ces stratégies, mes enfants, à laquelle, il est difficile d'échapper ! Alors, que veux-tu. Eux, ils ont la frousse... et ils se tiennent sur leurs gardes...

« Mais on les a tout de même... conclut-elle, avec un petit sourire supérieur.

Marianne l'écoutait d'un air amusé et indulgent, tout en la dirigeant vers la sortie, à travers la foule dense qui les précédait.

— Enfin, toi, murmurait-t-elle, lorsqu'elles eurent remis leur ticket au préposé, tu n'as pas eu besoin de mettre en pratique tes belles théories : Antoine t'aime depuis longtemps. Je crois que je l'ai toujours connu amoureux de toi, depuis l'époque édifiante où vous fîtes ensemble votre Première Communion.

La gaie figure de Vincenette se rembrunit. Elle soupira à l'oreille de Marianne :

— Ce n'est pas tout à fait le mari dont je rêvais... Il n'a rien d'un jeune premier de cinéma...

Les yeux de Marianne eurent une lueur amusée à l'évocation d'un bon garçon, déjà corpulent, à la face débonnaire, du genre dit « pleine lune » et qui riait toujours en montrant une dentition aussi robuste que sa carrure.

— C'est un bon gros...

— Tu l'as dit, c'est un bon gros, répéta en écho la voix de Vincenette, sur un ton lugubre, qui arracha un demi-sourire à sa compagne.

Marianne remarqua :

— On n'épouse pas un homme pour sa beauté. Qu'est-ce que tu lui reproches ?

— Tout... Ses kilos d'abord... Il en a vraiment trop... Son appétit... Si tu le voyais dévorer... Quand il vient à la maison, il fait le désespoir de la cuisinière. Ensuite, ses complets et ses cravates... Croirais-tu qu'il s'habille toujours chez le père Tondu, à Saint-Laurent, sous le prétexte que ce brave homme a habillé son père avant

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

lui, et qu'il serait trop navré s'il perdait la clientèle de la famille ?

— Ça prouve qu'il est sensible...

— Ç a prouve qu'il est stupide, rectifia péremptoirement Vincenette.

Cette fois, la jeune femme la considéra avec un peu d'étonnement :

— Dis donc, tu n'as pas l'air très emballée par tes récentes fiançailles ?

Elle n'obtint qu'une moue évasive et cette phrase ambiguë :

— Bah ! il n'arrive que ce qui doit arriver...

Ce qui augmenta sa perplexité.

— Enfin, tu ne songes tout de même pas...

Vincenette coupa, avec une plaintive impatience :

— Si tu crois que c'est facile de résister à toute une maisonnée liguée contre soi : maman insiste, papa pousse à la roue, et Antoine bêle comme un mouton, en me regardant avec les yeux de ces teutons qu'on rencontre, perdus au coin des rues, les jours de pluie. J'en ai assez. Je convole...

— C'est de la folie...

— Non... C'est de la prudence. Sais-tu que j'aurai bientôt vingt-trois ans ?

— Tu en parais dix-huit à peine, admira Marianne, sincère.

— N'empêche que le compte y est. Alors, tu admettras que je ne veuille pas tourner à la vieille fille ?

— Il n'en est pas question. Il n'y a pas qu'Antoine de par le monde... Que fais-tu de la stratégie ?

Vincenette éclata :

— Eh ! ma chère, crois-tu que j'aie le loisir de l'exercer ? Sur qui. Peux-tu me le dire ? Est-ce que tu penses qu'il pleut des jeunes gens à marier, dans mon trou de « Clairefontaine » ?

— Evidemment, la propriété de tes parents n'est pas un lieu très propice... Mais, tu n'y demeures pas tout au long de l'année... Tn vas chez ta tante Guitte, à Narbonne... Tu passes des étés à la mer...

— Avec ma ribambelle de frères et de soeurs, ça effraie les épouseurs... Ah ! ce que cela peut être ennuyeux d'être l'aînée ou même la cadette, je pourrais espérer rencontrer l'oiseau rare au mariage de l'une de mes soeurs... Hélas ! Monique a quatorze ans, et Pitchoune, neuf. Il faut bien que je me dévoue.

— Et tu te dévoues en épousant Antoine ?

— Tu l'as dit...

Marianne hocha la tête. De toute évidence, elle ne s'attendait pas à ce genre de confidences.

— C'est grave !

Mais aussitôt, Vincenette, comme si le sujet l'importunait, se hâta de changer la conversation.

Marianne n'était pas rassurée. Cette Vincenette, toujours la même, aussi insoucieuse qu'à l'époque où elles étaient ensemble pensionnaires au cours Langlemont !

Marianne était « dans les grandes ». Vincenette, rieuse et futée, s'était tout de suite prise de sympathie pour cette aînée et si fine, sans doute en vertu de la loi des contrastes. Un peu maternellement, Marianne s'occupait de sa jeune camarade, rangeait ses affaires, recousait ses boutons, lui épargnait mercuriale et pensums autant que cela était possible. Vincenette, en revanche, lui donnait des idées pour ses compositions françaises car elle était très forte sous ce rapport, ayant une imagination débordante et toujours en éveil.

C'était une fillette curieuse, pleine d'ardeur à vivre. Elle avait un type méridional très prononcé, des cheveux noirs, des yeux d'une couleur rare, et, dans les gestes et l'allure, une vivacité d'oiseau.

On lui savait des exaltations déraisonnables, des emballements excessifs, mais on ne s'adressait jamais en vain à son coeur... Peut-être, songeait Marianne, perplexe, ce coeur, depuis leur commune adolescence ,s'était-il bronze?

Pour l'heure, Vincenette semblait parfaitement insouciante et enthousiasmée de sa jeune liberté. Tout lui était prétexte à rire : l'équipage archaïque de l'hôtel, avec sa caisse d'un jaune rutilant et son ombrelle rayée : la figure boutonneuse du portier et sa lévite trop longue, le nez de la servante qui prit ses bagages dans le hall de l'hôtel.

La chambre que Marianne avait choisie pour elle lui arracha une clameur de joie. La fenêtre apportait l'été jusque dans la pièce avec les branches d'un tilleul qui affleurait à même le balcon. La montagne paraissait si proche qu'on aurait cru pouvoir toucher avec la main ses sommets couverts de neige fraîche et savoureuse comme un sorbet.

— On en mangerait ! s'écria la nouvelle arrivée, avec la mine d'une chatte gourmande.

Puis, tournée prestement vers Marianne qui la considérait indulgemment :

— Où est donc ce brave Georges ?

— Tu le verras tout à l'heure. Il est parti en excursion.

— Vous êtes toujours d'accord, lui et toi ? Le torchon ne brûle pas dans le ménage ?

— Vincenette ! se récria la jeune femme, en rougissant. Tu as une façon de traiter les choses les plus sérieuses...

— Mais le mariage n'est pas une chose rieuse. C'est une chose ennuyeuse...

— Je crains bien que tu ne sois pas encore mûre pour une décision aussi importante, émit pensivement Marianne en rapprochant son calme visage de la tête mutine qui agitait ses boucles lustrées, comme une folie ses grelots... Es-tu sûre que tu ne regretteras pas ta précipitation ?

Vincenette éclata de rire.

— Oh ! mais ce n'est pas encore fait ... Je ne suis pas la femme d'Antoine.

— Comment ? Mais je croyais que vous deviez vous marier au début de l'hiver... et que ce voyage, c'était en quelque sorte une... enfin, une façon comme tu me l'as écrit impudemment, « d'enterrer ta vie de garçon » ?

— Exactement ! Tu penses bien que si je n'avais pas été fiancée à Antoine, mes parents — tu les connais, — n'auraient jamais consenti à me laisser voyager seule et séjourner sans eux dans une station élégante et courue comme celle-ci ? Ils auraient eu peur que je me fourvoie, pour employer le mot préféré de maman... et, même pour aller te retrouver, ils ne m'auraient pas laissée partir.

« Mais c'est Antoine lui-même qui a insisté.

— Non ?

Vincenette joua de la paupière avec une tromphante malice :

— Oui, ma chère ! Voilà ce que j'ai obtenu avec un peu de cette stratégie dont je te parlais tout à l'heure. Lui et moi, nous avons fait un pacte.

Inquiète, Marianne rapprochait ses sourcils minces :

— Un pacte... Quel pacte... »

Ici, Vincenette, pour mimer la scène, a pris l'air important qu'elle dut avoir au moment de ce décisif entretien. Et, pour compléter l'illusion, elle s'arrête un instant et allume une cigarette.

— Je lui ai dit : « Mon cher, comment pouvez-vous être assuré de ma fidélité, si vous ne me donnez pas la liberté de vous comparer, dès maintenant, à d'autres spécimens de votre espèce ? »

Marianne eut un haut-le-corps :

— Tu lui as dit ça ? Tu as osé ? exhala-t-elle, confondue.

— Naturellement... Il fallait bien.

— Et il ne t'a pas tourné le dos ? Il n'est pas parti, en claquant la porte ?

— Lui... Il m'a regardée en écarquillant les yeux, comme ça...

NOTRE PROCHAIN ROMAN

Le Grand Amour de Dana

par

CLAUDE BRESSAC

Ici, Vincenette fait les yeux ronds et les lèvres en O majuscule, et elle réussit à reproduire la grimace étonnée d'Antoine aux heures d'incompréhension, que Marianne, détendue, éclate de rire.

Toujours sérieuse, Vincenette poursuit :

— Il a donc ouvert la bouche... Et puis, il m'a dit : « S'il te plaît ? »

« Parce qu'il me tutoie toujours... Moi, j'ai décidé que si le malheur continue à vouloir que je m'appelle Mme Antoine Plantin, nous nous dirions « vous »...

Marianne s'arrête de rire pour soupirer :

— Ce bon Antoine ! Il ne doit rien comprendre, en effet, à toutes tes complications...

— Oh ! mais je lui ai mis les points sur les i, je lui ai expliqué que je l'avais accepté comme fiancé... de principe. Il ne me déplaisait pas absolument... j'avais même beaucoup d'affection pour lui... mais il ne répondait pas tout à fait à mon idéal... donc, que beau joueur, il devait me laisser une chance... une chance de rencontrer peut-être ce « coup de foudre » dont on parle dans tous les romans... Je voulais prendre un mois pour réfléchir, me prononcer, fréquenter de jeunes hommes... enfin, avoir au moins l'illusion que c'était moi qui choisissais mon mari. et non pas que mon mari jetait sur moi dévolu, alors que je n'avais qu'à m'incliner...

— Il n'a rien objecté ?

— Il a fini par comprendre qu'il ne représentait pas pour moi le Prince Charmant des légendes. Alors, tout malheureux, il a demandé piteusement :

« — Mais qu'est-ce qui te déplaît en moi. Ninette ?

« — D'abord ta façon de m'appeler Ninette. C'est un nom de modiste vieux jeu. Ensuite, tu es tros gros... Enfin, des tas de raisons...

« — Alors, tu ne m'aimeras jamais ? J'ai haussé les épaules :

« — Je n'ai pas dit ça. Je n'en sais rien. Comment veux-tu que je le sache, tant que je n'ai pas approché d'autres hommes, que je pourrais aimer ?

«Cette remarque l'a frappé. Il est devenu tout songeur. Alors, j'ai ajouté que, s'il voulait m'aider, j'irais passer à Annecy quelques semaines, au bout desquelles, si je n'avais pas rencontré ce « coup de foudre » dont je rêvais, je jurais de revenir l'épouser, sans arrière-pensée.

« Du coup, il a paru sortir de son apathie. Il a demandé :

« — Tu dis bien, à Annecy... en Savoie ? Comme s'il avait craint un moment me voir partir pour l'Équateur.

"JE SUIS ENCHANTÉE DU

Nouveau Palmolive Amélioré

DIT : Mrs Clarence Beairsto charmante dame de Winnipeg

"Il est tellement plus doux — le nouveau parfum est si exquis — et le nouveau Palmolive semble plus dur, dure plus longtemps."

" Il va sans dire que j'avais déjà fait usage de Palmolive, " ajoute la charmante Mrs. Beairsto, " mais pas régulièrement. Mais le Palmolive est dorénavant le seul savon pour ma peau. Il est tellement plus doux. Mon traitement de beauté quotidien avec le nouveau Palmolive amélioré est réellement un plaisir, spécialement à cause de son nouveau parfum qui est exquis. J'ai également remarqué que le nouveau Palmolive est plus dur. Il est donc d'usage économique. "

Il y a un charme durable pour votre peau *à vous*, dans ce nouveau Palmolive amélioré. Le nouveau mélange des fameuses huiles de palme et d'olive rend sa mousse plus efficace que jamais. Elle pénètre à fond, enlève de vos pores toute particule de poussière et de cosmétique. Ce n'est pas tout, car le Palmolive adoucit votre peau et lui redonne son charme délicat- tout en la nettoyant.

Procurez-vous trois morceaux de nouveau Palmolive amélioré, aujourd'hui. Voyez comme il est beaucoup plus doux pour la peau. Laissez-vous griser par son nouveau parfum exquis. Vous épargnerez d'ailleurs de l'argent, car étant plus dur, le Palmolive est beaucoup plus durable.

Le doux Palmolive, fait à l'huile d'olive, est le seul traitement de beauté des jumelles.

Le Palmolive est si bon, si inoffensif, si doux, qu'il fut choisi exclusivement par le Dr Dafoe pour les fameuses jumelles Dionne. Et vous savez qu'étant nées prématurément, elles ont toujours eu la peau extrêmement tendre et sensible. Si Palmolive garde la peau des jumelles douce et parfaitement en santé, il pourra sûrement garder la beauté de votre épiderme.

« J'ai expliqué que tu y étais avec ton mari. Alors, il a été tout à fait conquis et il a acquiescé sans plus de façon, même avec une sorte d'empressement. Et c'est lui qui a insisté auprès de mes parents que cet acte d'indépendance effrayait.

« Je suppose qu'il a pensé que tu serais pour moi un chaperon de tout repos. Il espère sans doute en ta sagesse pour calmer ce qu'il appelle ma folie, en ton influence et dans le spectacle édifiant et quotidien de ton ménage. Il n'ignore pas que tu as fait le mariage le plus raisonnable du monde, que tu as épousé le fils de cet associé de ton père en comblant les voeux de vos deux familles réunies.

— Les miens aussi, remarqua doucement Marianne.

— Bref, il faut croire que tu es pour une fiancée la compagne la plus satisfaisante . . .

Et Vincenette ponctua sa tirade d'un éclat de rire perlé.

Marianne restait sérieuse et méditative. La rêverie lui allait bien. Elle était de ces femmes qui peuvent passer inaperçues, mais que le regard, lorsqu'il les a rencontrées une fois, s'arrête avec complaisance. Plus charmante que vraiment belle, avec son corps gracieux, ses traits calmes, des yeux gris-bleu pleins de douceur . . . séduisante à coup sûr.

— Ma foi, dit-elle enfin, si Antoine m'a fait confiance, je pense qu'il a eu raison . . . en admettant que mes conseils pussent quelque chose sur un esprit aussi indépendant que le tien !

Elle hocha sa tête fine et avoua avec ce timide sourire qui tremblait parfois au coin de sa lèvre :

— C'est vrai, je suis sa femme, je ne l'ai pas regretté une minute et je me trouve, profondément, sincèrement heureuse . . .

Elle regarda la jeune fille avec tendresse :

— Je ne peux que te souhaiter le même sort que moi . . . dans l'affection partagée et la sécurité . . .

Vincenette l'embrassa gentiment :

— Tu parles d'or, dame Sagesse !

Au fond elle éprouvait à l'endroit de cette raisonnable aînée un petit dédain mêlé de pitié. Elle la sentait si loin d'elle et de son idéal ! Sans doute, le bonheur dont elle parlait correspondait-il à son caractère peu exigeant ?

Mais pour rien au monde, Vincenette ne se fût contentée de ce bonheur tiède et sans couleur qui ne présentait ni poésie, ni orages ni romanesque . . . Son coeur inquiet souhaitait autre chose.

Et déjà, dans ce pays où tout lui était nouveau, elle voyait s'ébaucher son esprit une de ces fantasistes idylles aux passionnantes péripéties, auxquelles, durant sa solitude de Clairefontaine, si souvent s'était complu son rêve vagabond.

11

Il y avait trois jours que Vincenette était arrivée à Annecy.

Elle connaissait déjà la plage où les belles skieuses bronzées, le dos brillant d'huile de palme, filent à la crête des vagues sur leur traîneau que drague un rapide canot à moteur, les terrasses de Talloires où l'on déguste nonchalamment, à l'heure du thé, du jambon de Savoie et du miel des Alpes, et les dancings des hôtels, où, durant ces trois soirs, avec un louable empressement, car ils avaient, disaient-ils, « horreur de ça » le couple Georges-Marianne l'avait héroïquement chaperonnée.

Elle avait fait quelques connaissances. On l'avait invité à danser . . . elle avait perdu gaiement cinquante francs à la boule et même retrouvé, dans le bateau qui fait le service sur le lac, des amis de Biarritz qui l'avaient enrôlée dans leur bande et conviée à jouer au tennis à ses moments perdus . . . Mais dans tout cela aucune émotion, rien du « choc » qu'elle attendait.

Aux questions un peu moqueuses de Marianne elle répondait en riant :

— Les actions d'Antoine sont en hausse . . . Pas l'ombre d'un coup de foudre à l'horizon !

C'est à cela qu'elle songeait, durant sa promenade matinale, sur la petite route escarpée qui montait derrière l'hôtel.

Car Vincenette avait gardé de sa vie campagnarde le goût de se lever de bonne heure et d'aller respirer tôt le jeune matin.

Ici, cela lui était un enchantement qu'elle n'avait pas encore épuisé. L'air était si pur et d'une telle limpidité qu'elle avait l'impression de boire une eau de source . . . de prendre un bain de rosée.

Le premier matin, Marianne l'avait accompagnée, mais par la suite la jeune femme s'attardait à paresser au lit, laissant à sa jeune amie la bride sur le cou.

Au surplus, il n'y avait guère foule ; les vrais fervents de la montagne étant partis à l'aube ou même avant, les autres dormaient encore, ayant prolongé tard la veille dans les endroits où l'on s'amuse.

Donc, aucun danger pour la promeneuse matinale d'effectuer de mauvaises rencontres.

D'un pied allègre que n'effrayait pas la pente rapide, la jeune fille montait joyeusement en frappant les cailloux de sa canne ferrée, désireuse d'arriver au sommet de la crête d'où l'on découvrait, dans un éblouissement, toute la féerie du lac et son anneau de roches.

Soudain, elle s'arrêta et revint sur ses pas. Elle avait entendu un bruit insolite.

Au pied d'un sapin, un petit oiseau — quelque rouge-gorge blessé, — sautillait sur une patte, en poussant des pépiements éperdus.

Vincenette s'avança avec précaution supposant que sa présence ferait fuir l'oisillon. Mais elle put avancer la main et le saisir sans que, en dépit d'efforts maladroits et frénétiques, il réussit à s'envoler.

— Pauvre petite bestiole ! fit-elle, apitoyée.

Elle contemplait l'animal tout frémissant au creux de sa main et dont les piaulements devenaient plus aigus.

— Vous n'avez pas honte de dénicher des oiseaux à votre âge ? gronda une voix sévère, près d'elle.

Tressaillante, la jeune fille leva les yeux.

A quelques pas, un promeneur était arrêté qui l'observait d'un air irrité. Il tenait une canne qu'il balançait avec désinvolture Sans doute, avait-il gravi la pente tout de suite derrière la jeune fille, mais celle-ci dans le feu de l'action, ne l'avait même pas remarqué.

A la singulière accusation dont elle était l'objet, Vincenette avait eu un haut-le-corps. Elle répliqua, hautaine, tandis qu'un flot de sang envahissait ses joues mates :

— Dites donc, mêlez-vous de ce qui vous regarde, vous !

— Justement. Je suis Membre de la Société Protectrice des Animaux . . .

Il semblait réellement indigné.

— Vous feriez mieux de vous faire protéger vous-même, dit Vincenette, suffoquée. Vous n'avez pas l'air en possession de tout votre bon sens.

L'inconnu prit une mine tout à fait offusquée. Sans doute était-il peu habitué à s'entendre parler sur ce ton, car il eut un geste violent de sa main gantée comme s'il allait châtier l'insolence.

Vincenette le toisa avec plus d'impertinence encore, le menton relevé, ses yeux bruns plantés droit sur la face courroucée.

Alors, il parut se maîtriser :

— Peuh, dit-il, en faisant négligemment tournoyer sa canne, je me moque de l'opinion d'une malfaisante petite fille de votre sorte. Dans mon pays, on la ferait bâtonner . . .

— Me bâtonner ! s'exclama la petite, hors d'elle, c'est sûrement un pays de sauvages, votre pays . . .

« Vous ne voyez pas que cet oiseau est tombé du nid ?

Elle tendait, sur sa paume ouverte, l'oisillon qui ouvrait un bec désespéré.

— Oh ! par exemple !

Le promeneur parcourut rapidement les quelques mètres qui les séparaient. C'est à cet instant que Vincenette s'avisa qu'il était assez jeune, et fort bien habillé, avec une correction peut-être un peu exagérée en cette heure et en ce lieu.

Il se pencha sur la main de la jeune fille ; il devait follement aimer les oi-

seaux à voir l'intérêt qu'il sembla prendre à celui-ci. Sans le quitter du regard, il déganta sa main droite et se mit à le caresser. Comme par hasard, ses doigts effleurèrent la main brune de la jeune fille, qui se recula précipitamment.

— Oh ! pardon, mademoiselle, fit-il, tout à coup, confus. Je vois que dans mon émotion j'ai oublié de me présenter.

Il s'inclinait cérémonieusement :

— Serge... Serge de Zilahy... Comte de Zilahy, précisa-t-il.

Impressionné, elle ouvrit plus grands ses yeux mordorés :

— Et moi... Vincenette Guittard... avec deux t, ajouta-t-elle comme pour remédier à l'absence de particule.

Il daigna sourire.

— Un nom bien français...

— Oui.. Et vous un nom bien... bien...

Il l'aida :

— Polonais...

— Ah ! oui, poionais...

Comme il n'avait plus son air furieux de tout à l'heure, elle éprouva le besoin d'ajouter quelque chose :

— Ecoutez, je demande pardon à la Pologne pour ce que j'ai dit... mais vraiment vous m'aviez exaspérée...

— Et moi, répliqua-t-il, ne voulant pas être en reste d'amabilité, je ne crois pas qu'on aurait jamais osé, ni en Pologne, ni dans aucun autre pays, bâtonner une fillette aussi charmante que vous...

— Une fillette ! se récria-t-elle : mais je suis majeure, vous savez...

— Non... Vous avez plus de dix-huit ans ?

— J'en ai... près de vingt-trois...

— C'est extraordinaire...

Marianne me le disait encore l'autre jour, dit-elle fièrement.

— Est-il indiscret de vous demander qui est Marianne ?

— Une amie chez qui je suis descendue à Annecy.

— Ah !... Vous êtes ici en villégiature ?

— Oui... Et vous ?

— Oh ! moi... j'avais l'intention seulement de visiter la ville... Du moins, jusqu'à maintenant...

— Et maintenant ? s'enquit-elle étourdiment.

— Maintenant... hum !

Il appuyait sur elle un regard brillant qu'elle trouva plein de flamme.

— Il se pourrait que je me décide à rester davantage...

L'allusion était trop directe pour qu'elle ne la perçut pas. Un nuage rose envahit ses joues et, pour faire cesser sa gêne, elle se pencha précipitamment vers l'oisillon qui piaillait.

—Peut-être qu'il faudrait lui donner à manger ? suggéra-t-elle.

— Mais certainement, approuva-t-il avec empressement.

● A ceux qui la préfèrent, la Poudre à Dents Colgate donnera les mêmes résultats. Grande boîte, 20c.

Son regard avait parcouru les autres. Il avisa une petite auberge :

— Si vous le permettez, dit-il, en la désignant du bout de sa canne, on pourrait demander là de quoi satisfaire ce jeune exigeant ?

Elle le considéra, indécise.

— Vous croyez ?

— Mais naturellement. Venez.

Avec autorité, il la précédait sur le sentier, où les villas commençaient à peine à ouvrir leurs volets à l'air bleu de la fraîche matinée.

Lauberge était accueillante avec sa terrasse fleurie de géraniums et ses parasols orange et vermillon. Ils s'assirent à l'une des tables.

— Qu'est-ce que vous prenez, mademoiselle ? dit le comte, avec une aimable sans-façon, tandis que l'hôtesse, une Savoyarde noiraude, les cheveux tirés dans la coiffe de velours, accourait sur le seuil en s'essuyant les mains à son tablier fleuri.

Avec elle une appétissante odeur de pain grillé arrivait jusque sous la tonnelle aux clématites.

— Mon Dieu ... je n'ai pas déjeuné, avoua la jeune fille que ce parfum prometteur mettait en train. Tout le monde dormait à l'hôtel, quand je suis partie.

— Alors, thé ... chocolat ... café ?

— Du café, s'il vous plaît.

— Avec des rôties naturellement, acheva-t-elle. Pour moi, ce sera un thé avec du jambon ... et beaucoup de pain grillé; j'ai une faim d'ogre.

Et comme la Savoyarde disparaissait prestement, la jeune fille objecta :

— Mais ... je croyais qu'on venait pour l'oiseau ?

— Naturellement. Il aura aussi son déjeuner, l'oiselet. Voyons ... comment nourrit-on ce genre de bestioles ?

Il avait une mine si soucieusement comique qu'elle éclata de rire.

— Pour un membre aussi actif de la S. P. D. A., vous n'êtes guère renseigné ...

Le visage du jeune homme se détendit. Elle vit qu'il riait de ses paupières bistrées et du coin de sa bouche moqueuse ... et, tout à coup, elle comprit.

— Oh ! ... s'exclama-t-elle, mi-amusée, mi-indignée, en le menaçant de l'index, c'était ... c'était une entrée en matière ?

Déjà, elle s'était levée. Il la retint, suppliant :

— Eh bien ! ... Eh bien ... ne soyez pas fâchée ... Je ne pouvais pas vous aborder et vous dire tout crûment que je vous trouvais charmante ?

— Ah ! oui ... vous avez préféré me quereller tout d'abord ...

— C'est toujours ainsi que ça commence, affirma-t-il, imperturbable.

— Quoi, ça ?

Il la fixa en riant, les yeux chauds. Elle ne put se défendre d'une obscure sympathie et, comme la Savoyarde réapparaissait porteuse d'un plateau d'où s'échappaient d'engageants effluves, elle se rassit.

— Ce n'est pas pour vous que je reste, c'est pour le déjeuner ...

— Que m'importe ... pourvu que vous restiez, dit-il, avec une espèce de tendresse dans l'intonation ...

— Ah ! ah ! remarqua-t-elle, taquine, il n'est plus question de me bâtonner ...

Il prit un ton mi-blagueur, mi-emphatique :

— Mais je pourfendrais quiconque oserait toucher à un cheveu de votre tête !

Elle sourit, rassurée par sa faconde, et déjà conquise :

— Vous allez vite en besogne ... Il y a un quart d'heure, vous ne saviez même pas que j'existais ...

— Justement ... Dès que je vous ai vue, j'ai compris que vous me plaisiez follement. C'est la caractéristique du coup de foudre ...

Le « coup de foudre ». Vincenette se rembrunit tout à coup. Jusqu'à présent l'aventure n'avait fait que l'amuser ... et voici que, tout à coup, ce mot, jeté entre eux, venait de lui rappeler les possibilités auxquelles elle avait songé en venant ici.

Son oeil glissa vers le compagnon que le hasard lui avait donné. Était-ce lui l'envoyé du destin ?

— Il a vraiment l'air du jeune premier de cinéma dont je rêvais, se dit-elle *in petto*. On en rencontre donc, dans la vie ?

A la dérobée, elle l'examinait: il était grand, avec une ligne svelte et correcte d'Anglo-Saxon, un profil buriné, des mains soignées et douces. Sa voix était chaude ... et il était comte, par surcroît!

Elle eut envie de hausser les épaules et de s'enfuir, le plantant là, brusquement, sans autre explication ... Tout cela lui semblait soudain trop séduisant, pas vrai, un peu comme une histoire romanesque qu'on a vécue toute une nuit en rêve, mais qui ne saurait être transposée dans la réalité.

Et puis, tout à coup, elle se prit à penser que cette Savoie était précisément le pays des aventures merveilleuses. L'idylle n'était-elle pas encore présente à toutes les mémoires, de cette petite pâtissière savoyarde qui avait épousé un prince de légende et qui était devenue, du jour au lendemain, une véritable héroïne de conte de fées ?

Peu à peu, l'idée que cette chose fantastique fût possible s'insinuait en elle. Elle eut à l'esprit le « pourquoi pas moi ? » des ambitieuses.

Comtesse Zilahy !

Elle ramena son regard ébloui vers le comte qui était en train de former entre ses doigts de minuscules boulettes de pain qu'il glissait dans le bec ouvert de l'oisillon.

En vain, une voix prudente murmurait timidement en elle :

— Attention ! Ne t'emballe pas ... Il n'est pas question de mariage. Pour l'instant, tu es seulement pour lui un visage agréable qu'il a rencontré sur sa route, une compagne de quelques instants qui amuse son désoeuvrement.

Aussitôt, son imagination ripostait :

— Ne m'a-t-il pas dit que « je lui plaisais », et que c'est ainsi que commencent tous les coups de foudre ?

— Est-ce que c'est joli, la Pologne ? demanda-t-elle rêveusement.

Le comte Zilahy devint dithyrambique :

— C'est un merveilleux pays ... un pays d'héroïsme et de traditions ... Il y a de belles filles aux costumes colorés, qui nouent leurs bras, le soir, pour des rondes infatigables tandis que leurs tresses volent au vent ... il y a de grandioses paysages ... des villes curieuses ... des monuments admirables ...

— Et votre château ? s'enquit avidement Vincenette.

— Mon château ?

Dans les yeux du Polonais, la flamme se mit en veilleuse. Il sembla s'évader dans un rêve. Sa voix mollit.

— C'est une vieille demeure assez austère, très ancienne naturellement, comme on en voit sur les cartes postales, avec des tours à créneaux où le lierre s'accroche. Alentour, la campagne est riante, mais tout le paysage est cerné par des montagnes âpres qui, l'hiver, font une forte belle parure quand elles sont couronnées de neige. On chasse beaucoup ...

— Dans les montagnes ?

Le regard de Serge de Zilahy tomba sur la jeune fille comme un reproche. Il lui en voulait d'interrompre, par une question, cette évocation.

— Non, dit-il un peu sec, dans les forêts qui avoisinent le domaine. On y élève aussi des chevaux ... une race particulière de chevaux ... des pur-sang indomptables ... ou presque; très difficile à manier. Quand j'étais enfant, je faisais l'enthousiasme de Bulov, notre valet, parce que je m'accrochais sans peur à la crinière des plus terribles et je les matais en un tournemain.

Vincenette écoute ces détails, le souffle coupé. Le comte Zilahy lui paraît soudain un être extraordinaire et prodigieux qui a vécu une vie étrange et héroïque dont on n'a pas idée, dans le milieu étroit où elle a passé sa vie.

Qu'un tel homme l'ait distinguée jusqu'à l'arrêter ainsi sur la route, en usant d'un subterfuge de fantaisie, la rend toute étourdie d'orgueil.

— Il faut que je rentre ... soupire-t-elle, s'arrachant aux charmes de cet instant.

Déjà, tout le long des maisons qui dévalent vers la ville, par les lacets du chemin, la vie se manifeste : les servantes, au seuil des portes, guettent la marchande de fruits qui circule avec sa poussette. La laitière active l'allure de

(Lire la suite page 29)

Les meilleurs acteurs de Hollywood

L'*Academy of Motion Pictures Arts and Sciences* décerne chaque année des récompenses fort enviées aux meilleurs acteurs, actrices, producteurs, metteurs en scène, etc. de l'année. Depuis dix ans que ces prix ont été fondés, le monde cinématographique a vu des progrès remarquables : cinéma parlant, films en couleurs, etc.

La distribution des célèbres « Academy Awards » donnent lieu à une éclatante cérémonie dont les invités sont soigneusement triés ; le prix du couvert n'est que de vingt-cinq dollars...

Les acteurs et actrices qui dans les dix dernières années ont eu ces honneurs forment encore aujourd'hui une pléiade de grandes vedettes ; un acteur et une actrice reçoivent chaque année les statuettes d'argent de l'« Academy Award ».

Je vous présente dans cet album de quatre pages les photos de quelques heureux titulaires ; j'y ai ajouté celle de Greta Garbo « la divine » qui n'a pas besoin de consécration officielle pour être reconnue comme l'une des gloires du cinéma américain, peut-être la plus grande !

Les titulaires de ce prix pour 1937 sont Louise Rainer (*The Good Earth*) et Spencer Tracy (*Captains Courageous*).

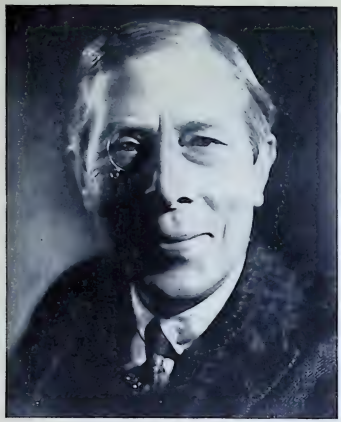
Louise Gilbert-Sauvage

(Correspondante du FILM à Hollywood)

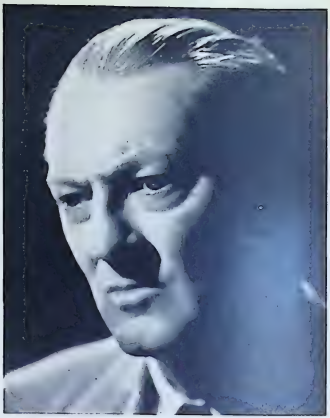
JANET GAYNOR, 1928 *(Seventh Heaven)* et Emil Jannings *(Way of All Flesh)*

WARNER BAXTER, 1929 *(In Old Arizona)* et Mary Pickford *(Coquette)*

NORMA SHEARER, 1930 *(Divorcee)*



GEORGE ARLISS, 1930 *(Disraeli)*



LIONEL BARRYMORE, 1931 *(Free Soul)*
et Marie Dressler *(Min & Bill)*

FREDRIC MARCH, 1932 *(Dr Jekill and Mr Hyde)*

HELEN HAYES ,1932 *(The Sin of Madelon Claudet)*

KATHERINE HEPBURN, 1933 *(Morning Glory)* et Charles Laughton *(Henry the VIII)*

CLAUDETTE COLBERT, 1934 *(It happened one night)*

CLARK GABLE, 1934 *(It happened one night)*

BETTE DAVIS, 1935 *(Dangerous)*

VICTOR McLAGLEN, 1935 *(The Informer)*

PAUL MUNI, 1936 *(The Story of Louis Pasteur)*

LUISE RAINER, 1936 *(The Great Ziegfeld)* et en 1937 *(The Good Earth)*

GRETA GARBO

(Suite de la page 24)

son mulet, tandis que, derrière elle, les bidons vides font un bruit joyeux. Quelques promeneuses se hasardent vers le lac, leur maillot plié dans un mouchoir bariolé qui leur tient lieu de sac et qu'elles poseront tout à l'heure sur leurs cheveux, quand le soleil sera plus chaud.

Serge de Zilahy a raccompagné la jeune fille jusqu'au bas de la pente.

Il a un coup d'oeil sur sa montre :

— Moi aussi, dit-il, je vais rentrer . . . Il est neuf heures moins le quart, et je serais en retard. J'ai promis d'être au golf pour neuf heures.

Le taxi qu'il a appelé d'un geste hautain vient se ranger près d'eux :

— Voulez-vous que je vous dépose ? offre-t-il, très gentleman.

Vincenette a un petit pincement au coeur. Le beau mirage est-il donc déjà évanoui ?

— Non, merci, je suis presque arrivée.

Elle ne peut s'empêcher de laisser transparaître sa joie sur ses traits charmants lorsque le jeune homme ajoute, sur un ton de prière, en désignant l'oiseau qu'elle emporte entre ses mains :

— Me sera-t-il permis d'aller prendre des nouvelles de notre rescapé, mademoiselle ?

— Mais oui . . . J'habite chez mes amis Doret, à l'hôtel Edelweiss . . .

— Alors . . . je vous dis . . . à bientôt ?

Il a eu vers elle un sourire câlin.

Elle le voit sauter lestement dans la voiture, après avoir jeté son adresse :

— Chauffeur, à l'hôtel Impérial . . . Et gazez, n'est-ce pas ?

Pensivement, Vincenette s'est dirigée vers le jardin de la pension de famille. Elle appuie contre ses lèvres gonflées le petit oiseau dont le duvet est si doux et dont le coeur chaud bat, si ténu, si menu, sous ses doigts : sera-t-il semblable à cet Oiseau Bleu du conte, lequel apporta le bonheur à la princesse qui rêvait seule à sa fenêtre ?

L'imagination de Vincenette, déchaînée, vole, soulevée d'orgueil et d'espoirs.

Les actions d'Antoine sont terriblement en baisse aujourd'hui !

III

Lorsque Serge, comte de Zilahy, traversa le hall de l'hôtel Impériale, la télégraphiste était déjà à son poste, derrière sa barrière de noyer verni.

Comme il passait très vite, elle eut un mouvement vers lui . . . mais la vue du gérant qui surgissait à cet instant, dans le hall, la fit se rasseoir précipitamment.

Après s'être attardé auprès du comte avec qui il échangea une phrase brève, le gérant descendit jusqu'au standard.

— Votre pendule retarde, mademoiselle Marthe, remarqua-t-il d'un ton sec.

Les yeux bleus de la jeune employée se dirigèrent vers le cartel que désignait impérieusement son supérieur; puis elle les ramena vers la face sévère de ce dernier.

— C'est étrange, monsieur . . . Je . . .

— Ce qui est étrange, mademoiselle, c'est que depuis deux ou trois jours, tous les matins, votre pendule retarde d'un quart d'heure, alors que je la vérifie moi-même tous les soirs.

Il eut un regard vers l'ascenseur par où s'était évanouie l'élégante silhouette du comte Zilahy :

— Il y a de bien curieuses coïncidences . . . Vous tâcherez qu'elles ne se renouvellent pas, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, souffla l'employée, confuse en baissant sur ses fiches sa tête blonde et lisse où courait un huban bleu Nattier.

Et. M. le gérant, raide et gourmé, s'en alla porter ailleurs ses observations diligentes.

•

Toute la journée, Vincenette a trouvé mille prétextes pour ne pas sortir.

Il faisait vraiment bon sous les tilleuls de l'hôtel . . . et ces fauteuils de la terrasse d'où l'on découvrait la bleue perspective du lac, traversée de voiles claires, sillonnée de canots et d'embarcations dont les rames battaient l'eau en cadence, dans un gai clapotement, constituaient un merveilleux point de mire.

Marianne, que son amie avait tiraillé tous ces jours pour l'entraîner à sa suite vers la plage, le plongeoir, les promenades, était tout éberluée de la voir soudain si sage . . . si peu remuante.

— Est-ce que ta rencontre de ce matin t'a tournée la tête au point de t'immobiliser pendant des heures sur un rocking ? s'informa-t-elle, railleuse. Et la stratégie, alors ?

Vincenette secoua les épaules :

— Je préfère laisser faire le hasard. Et d'abord je veux m'occuper de mon oiseau . . . Il faut que je lui donne la becquée, toutes les heures . . .

Marianne s'inquiéta, nerveuse :

— Tu ne vas tout de même pas gâcher tes vacances pour un oisillon tombé du nid ?

— Et si le . . . enfin, si ce monsieur venait prendre des nouvelles ?

— Ah ! non, j'y suis . . . Tu l'attends... Eh bien ! tu as de la patience . . . et des illusions de reste ! Non, mais tu ne penses pas que ton . . . comte de-je-ne-sais-plus-quoi . . . a pris cette petite histoire au sérieux ? Au fait, c'est peut-être un aventurier, ce beau monsieur qui se permet de suivre les jeunes filles dans les chemins ?

Vincenette bondit :

— Lui, un aventurier ! Mais c'est un homme du monde . . . j'en jurerais. Et s'il m'a suivie et abordée . . . il l'a fait assez délicatement et respectueusement pour que je n'aie pas à m'en émouvoir, ni toi non plus . . .

— N'empêche que tu as été bien imprudente de confier ton adresse à un inconnu . . .

La lumière vive vous durcit les traits

La Poudre "Glare Proof"

ne capte que les rayons les plus doux — vous adoucit les traits

"Les lumières vives ne me tourmentent pas! La Pond's 'Natural' ne me donne jamais l'air poudré — garde ma peau douce et fraîche."
MISS BARBARA WALL, DÉBUTANTE DE NEW YORK

Après le cinéma ou le théâtre — la collation de minuit. Partout, des lumières étincelantes. Même la lumière de votre cuisine jette des reflets durs sur votre visage!

Fait-elle voir des défauts? Vous durcit-elle les traits? Donne-t-elle un air crayeux à votre poudre?

Essayez la Poudre Pond's sous les lumières les plus vives. Voyez comme elle vous adoucit les traits. Les nuances Pond's sont "glare-proof" — ménagées de façon à ne capter que les plus doux rayons de lumière. La Poudre Pond's adoucit et embellit le visage sous n'importe quelle lumière. ***Et elle ne se voit pas!***

Véritables tons cutanés, uniformément mélangés. Grâce à des ingrédients spéciaux, la Poudre Pond's est adhérente — reste fraîche et flatteuse pendant des heures. Jolis pots avec couvercle vissé — 35c, 70c. Grandes boîtes — 10c, 20c.

Amateurs de cinéma, lisez aussi LE SAMEDI

■

LE SAMEDI

Carnet éditorial de F. de Verneuil
Un roman complet
Un grand feuilleton
Plusieurs contes et nouvelles
Chronique sportive, par Oscar Major
L'actualité mondiale, par un collaborateur très compétent
De nombreuses photos
Des articles sur le cinéma
Des modes
Des recettes de cuisine
Histoire du Canada
Pages illustrées pour enfants.
Notes encyclopédiques
Documentaires instructifs
Page humoristique

■

LE SAMEDI

Magazine national des Canadiens français

■

NOTRE FEUILLETON :

La Jolie Couturière

par

EMILE RICHEBOURG

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom ..

Adresse ..

Ville ..... *Prov.*

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion. Montréal, Canada.

— Il n'était pas un inconnu, puisqu'il venait de me dire son nom et de décliner ses titres . . .

— Ses titres . . . ses titres ! . . . Tu ne vois que ça . . . Il ne t'a pas montré de papiers, n'est-ce pas ?

— Je n'allais tout de même pas lui demander à vérifier son extrait de naissance, répliqua Vincenette, pincée.

Marianne se tut. Elle ne voulait pas poursuivre la discussion, d'autant qu'elle voyait sa jeune amie butée. Elle jugeait Vincenette très sévèrement : elle n'eut jamais accepté, pour sa part, de s'arrêter dans une auberge, en compagnie d'un individu qu'elle ne connaissait pas, la minute d'avant.

Au fond d'elle, elle espère bien que le quidam ne se présentera pas à l'hôtel Edelweiss et elle n'est pas fâchée que cette leçon soit infligée à la petite imprudente.

Ses pronostics semblent se réaliser.

L'après-midi s'écoule sans qu'aucun étranger ne vienne réclamer Vincenette. Au dîner, celle-ci montre une mine si dépitée que Marianne, qui riait sous cape jusque-là de son air déconfit, n'est pas loin de la plaindre.

— Veux-tu t'habiller pour sortir ? s'enquiert-elle, en voyant Vincenette repousser maussadement son assiette à dessert où elle a laissé une savoureuse crème au chocolat dont elle raffole.

— Merci. J'ai la migraine.

Bienheureuse migraine, qui explique l'attitude morne et le mutisme de la jeune fille !

Mais cette migraine disparaît d'un seul coup, lorsque le portier vient prévenir Mlle Guittard qu'un monsieur demande la faveur d'un entretien.

— C'est lui ! s'exclame Vincenette, en jetant sur la table, sous le nez de ses incrédules amis, le bristol où s'étale en lettres gothiques :

« Comte Serge de Zilahy ».

— Ah ! l'avais-je prédit, qu'il viendrait ?

Marianne se réserve. Cette visite ne lui dit rien de bon . . . D'abord, elle aime beaucoup Antoine et elle est prévenue contre ce bellâtre qu'elle qualifie intérieurement de " métèque » Georges, si on l'écoutait, le mettrait carrément à la porte. Mais sa femme ne veut pas contrarier Vincenette.

Le comte de Zilahy est introduit dans le petit salon banal, réservé aux clients de l'hôtel.

Naturellement, Georges, lui, n'a pas suivi les deux femmes, mais il attend le résultat de la confrontation avec une sorte de curiosité ironique.

Quand Marianne vient le rejoindre, un peu plus tard, elle est perplexe.

— Ma foi, dit-elle, il n'est pas mal, ce garçon . . . et bien élevé certainement . . . malgré une certaine insistance à parler de lui et de sa Pologne . . . et de ses relations. En tout cas, sympathique. Il nous invite à souper pour ce soir.

— Je n'y vais pas, déclare Georges en bâillant dans sa paume ouverte. Je suis ici pour faire de la montagne, moi... Les boîtes de nuit, les dancings c'est assez de les fréquenter à Paris, quand on y est tenu par les circonstances. Demain, à l'aube, je pars en excursion vers la Maurienne . . . Tu m'excuseras, mais cette petite est insupportable à perturber ainsi toute notre existence . . .

— Il faut que je me dévoue, soupire Marianne. Il s'agit peut-être de son bonheur, après tout . . .

— Comment, de son bonheur ! s'insurge Georges. Tu ne vas pas me faire croire que ce garçon s'est assez épris de Vincenette pour vouloir déjà d'épouser ? Il l'a vue en tout quelques minutes sur la route . . . Ton amie est gentille, certes . . . elle a de la grâce . . . du piquant, mais rien qui justifie un semblable emballement de la part d'un homme qui, si j'en juge, ne manque ni de fortune, ni d'une certaine séduction personnelle. Il doit avoir le choix . . .

— C'est vrai, accorde Marianne. Mais c'est peut-être un de ces cas de « coup de foudre » dont il est question dans les romans ?

Georges s'est mis à rire. Il attire vers lui sa jeune femme :

— Ecoute, chérie, est-ce que le romanesque de notre folle Vincenette va déteindre sur toi ?

— Tu n'y crois pas non plus, toi, au coup de foudre ?

— Je n'y crois pas . . . je n'y crois pas . . . Dans le cas présent, non . . . Ce ne serait plus un coup de foudre, ce serait un coup de marteau . . .

Et il pouffa de sa réflexion, comme d'une bonne plaisanterie.

— En attendant, fit-il, sérieux tout à coup, je trouve cette histoire singulière...

— Moi aussi . . . Pourtant . . .

— Pourtant, si tu m'en crois, tu feras discrètement une enquête à l'hôtel Impérial au sujet de ce prétendu comte de Zilahy, avant d'autoriser Vincenette à le voir davantage.

— Mais mon chéri, objecta Marianne, a-t-on besoin de tant de précaution pour une simple relation de villégiature ? Vincenette rencontre à la plage, comme nombre d'autres jeunes filles, des jeunes gens qu'elle ne connaît pas davantage, et elle fraye avec eux . . . C'est admis.

— Tu oublies que dans l'esprit de Vincenette il ne s'agit pas d'une simple relation de villégiature. Cette folle enfant est en train de se monter la tête sur les parchemins et l'allure de ce « fier seigneur », comme on l'appellerait dans une opérette dont il pourrait figurer le jeune premier, et notre devoir est de prendre toutes précautions.

— Les renseignements qu'on pourra me fournir à l'hôtel Impérial en admettant qu'on m'en fournisse, ne prouveront pas grand'chose . . .

— Ce sera toujours mieux que rien . . .

Le lendemain, Marianne profita d'une courte absence de Vincenette pour appeler l'hôtel Impérial au téléphone.

La mission dont l'avait chargé son mari ne l'enthousiasmait pas. Moins que jamais, elle était portée à suspecter leur nouvelle relation. Au cours des quelques heures qu'ils avaient passées ensemble, la veille, elle avait observé le jeune homme : elle l'avait trouvé courtois, réservé, bien élevé . . . et avec cela d'une générosité qui prouvait une certaine situation de fortune.

Il avait emmené les deux femmes dans les endroits les plus cotés, avait payé très cher le souper et les notes de champagne, acquis des fleurs coûteuses pour les parer, en donnant partout de fastueux pourboires qui avaient ébloui la simplisiste Vincenette.

En les escortant jusqu'à leur porte, il avait demandé la faveur de venir chercher Vincenette le lendemain matin, pour la courte promenade matinale . . .

— Je vous accompagnerai, avait déclaré Marianne.

Et si le jeune homme avait été dépité de cette intrusion dans le tête-à-tête qu'il préparait, il n'en avait rien montré.

— Bah ! songeait Marianne en décrochant le récepteur, Georges a eu tort de s'alarmer. Ce garçon est charmant.

— Allo, mademoiselle, commença-t-elle lorsque la téléphoniste eut répondu à son appel, pouvez-vous me dire si M. de Zilahy . . . le comte Serge de Zilahy, est descendu à votre hôtel ?

— Une minute, madame . . .

La jeune personne chercha sans doute dans ses fiches. Il y eut un silence. Puis la voix reprit :

— Allo ? Parfaitement, madame. Nous avons ici le comte Serge de Zilahy, depuis quelques jours . . . Dois-je vous passer son appartement ?

— Attendez, mademoiselle . . . Voyons . . . je ne suis pas très sûre si ce monsieur est bien celui auquel j'ai affaire. Le connaissez-vous personnellement ? Pouvez-vous me le décrire ?

— Mon Dieu, madame, nous avons beaucoup de clients . . . mais . . . je me rappelle ce monsieur maintenant. Il est grand, brun, trente ans environ . . .

— Bon . . . exulta Marianne. Une dernière question, s'il vous plaît : est-ce la première fois qu'il descend à l'hôtel ?

Nouveau silence, que coupa une petite toux agacée. Sans doute la téléphoniste trouvait-elle que sa mystérieuse correspondante exagérait la curiosité.

— Il faut que je demande au gérant, dit-elle.

Une autre minute s'écoula pendant laquelle Marianne, confuse, voua aux dieux infernaux cette Vincenette, dont les fantaisies l'obligeaient à de désagréables corvées.

— Le comte de Zilahy descend à l'Impérial depuis cinq ans, avec sa suite, fut la réponse.

Après quoi, l'employée, brusque, raccrocha.

Avec sa suite ! Marianne en resta confondue.

— Eh bien ! conclut-elle, cette Vincenette a de la chance . . .

Et sa pitié pour Antoine s'estompa.

•

Marianne finit par admettre qu'elle avait aussi de la chance en cette occurrence, car depuis que le comte Zilahy avait pris pour habitude de venir tous les soirs faire un bridge à l'hôtel Edelweiss avec ses nouveaux amis, Vincenette ne parlait plus de sortir.

Et c'était pour Marianne un réel soulagement que de n'avoir pas à piloter la jeune fille dans le tourbillon de la saison mondaine.

Pourtant, elle s'étonnait de la facilité avec laquelle Vincenette avait changé ses goûts et ses projets. Toute la journée, celle-ci attendait Serge qui, à vrai dire, venait rarement . . . ou qui venait tard. Plusieurs fois, Marianne la surprit à dessiner des couronnes de comtesse sur le menu du restaurant ou dans le sable de l'allée, tandis que la voix des violons s'alanguissait sous les tilleuls du jardin.

Parfois, vers six heures, le comte arrivait bursquement et emmenait aussitôt ces dames faire un tour sur le lac. Il avait un canot automobile rapide, qu'il conduisait lui-même et dont il avait dû faire l'acquisition depuis son arrivée à Annecy pour faire plaisir à sa jeune amie.

D'autres fois, il se laissait tomber sur un des fauteuils en soupirant :

— Je suis mort . . . j'ai eu une journée terrible . . .

— Encore votre golf ? s'informait Vincenette.

— Mais non . . . Je suis tellement pris par un tas de choses futiles et exigeantes.

Et il citait les plus glorieux noms que la revue d'Annecy s'énorgueillit de réunir à la meilleure saison. Tantôt, il assistait à un match de polo, tantôt il présidait un concours de « beautés » tantôt il assistait à une réception select chez l'une des personnalités les plus marquantes de la station.

Toute gonflée d'orgueil, Vincenette se plaisait à suivre le lendemain, dans les colonnes du journal local, le récit des « mondanités » auxquelles leur nouvel ami avait pris part.

Marianne cependant commençait à s'inquiéter de ses responsabilités. Il n'était plus du tout question d'Antoine. Deux ou trois lettres que le jeune homme avait envoyées à sa fiancée au début du séjour de cette dernière à Annecy étaient restées sans réponse. Un ultimatum du père de Vincenette qui exigeait que sa fille revînt au bercail au bout des trois semaines qu'on lui avait accordées s'était heurté à cette réponse:

— Je suis majeure . . .

LISEZ

LA REVUE POPULAIRE

VOUS aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.
PROFITEZ de notre abonnement spécial :

$2.00 pour 2 ans
..... (24 numéros) .....
Au lieu de $1.50 par année.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

Aussi en vente dans tous les dépôts de journaux.

Lisez

La Revue Populaire

Vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens

En mai

Le coeur refleurit

par

O'Nevès

PROFITEZ de notre abonnement spécial

$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

En vente le dernier MERCREDI du mois précédent, à 15 cents

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Veuillez trouver ci-joint $2.00 pour un abonnement spécial de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion. Montréal, Canada.

Et, secouant sa petite tête avec défi, elle allait de ce pas arranger dans un vase les belles fleurs que le comte Zilahy envoyait presque quotidiennement pour embellir l'appartement de ses amies.

— C'est très joli, bougonnait la jeune femme, mais il ne se déclare pas souvent, ton Polonais . . . Il y a bientôt un mois que tu es arrivée et qu'il fréquente chez nous, et vous n'en êtes encore qu'aux préliminaires. T'a-t-il mise au courant de ses intentions ?

— Je les connais, ronronnait Vincenette, les yeux au plafond. Je sais qu'il pense à moi . . . Et d'abord il est jaloux...

— C'est le bouquet. Il te l'a dit ?

— Non . . . Mais il m'a demandé comme une grâce de ne pas me mêler aux autres. Il désire que je me baigne seule avec toi le matin, près de l'hôtel . . . et le reste du temps que j'attende, pour sortir, qu'il puisse nous accompagner . . . Est-ce un critérium, cela ?

— Ouais ! Si Antoine t'avait demandé le quart de ce qu'exige ce monsieur, tu aurais crié au tyran.

— Eh ! Antoine n'était pas comte, ni beau, ni racé, comme M. de Zilahy.

— Mais, enfin, de quel droit ce monsieur se permet-il d'intervenir dans ta vie ? Vous n'êtes pas encore fiancés ?

— Cela prouve qu'il aspire à le devenir . . .

— Eh ! qu'il le dise alors . . .

De son côté, Marianne avait demandé de faire une discrète enquête auprès de la famille de Zilahy.

— Je lui parlerai, moi, se promit-elle, soucieuse de ne pas prolonger une situation qui devenait de jour en jour plus épineuse.

Or, le soir où elle avait pris cette résolution, il se produisit un petit incident qui devait bouleverser tous les projets.

Vers trois heures, Marianne faisait la sieste dans sa chambre. Elle avait laissé Vincenette à sa chaise longue et à sa rêverie. Une personne se présenta à l'hôtel Edelweiss et demanda à parler à Mlle Guittard.

La jeune fille crut qu'il s'agissait d'une employée de magasin venue lui apporter des fleurs ou quelques gâteries de la part de son soupirant, et elle se rendit au salon avec empressement.

Là, elle se trouva en présence d'une jeune personne, blonde et mince, vêtue d'un tailleur noir, qui lui jeta d'un ton revêche :

— C'est vous, Mlle Guittard ?

— Mais certainement. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vincenette Guittard ? appuya l'inconnue sans quitter son air hostile.

— Oui, confirma la jeune fille, surprise. Vous me connaissez ?

— Je ne vous connais que trop bien ! exhala la jeune personne, avec colère. Je suis Marthe Richolle, la téléphoniste de l'hôtel Impérial.

Elle attendit un instant, comme si ce nom devait avoir un effet extraordinaire sur l'esprit de son interlocutrice.

— Et alors ? s'enquit Vincenette, le sourcil haut. Que me voulez-vous ?

Marthe Richolle approcha sa petite figure enflammée de la face incompréhensive de Vincenette. Ses lèvres tremblaient et sa voix annonçait les larmes proches.

— Je veux que vous finissiez vos coquetteries avec Jérôme . . . je veux que cette plaisanterie stupide se termine et que vous me rendiez mon fiancé . . . Voilà ce que je veux !

Et là-dessus, comme si elle était allée au bout de son effort, elle éclata en sanglots.

Vincenette la regardait avec stupeur. Tout d'abord elle avait cru avoir affaire à une folle, à une de ces illuminées qui poursuivent une marotte et se livrent, avec des étrangers, aux discours les plus singuliers. Mais le chagrin qui secouait sa visiteuse, sa sincérité apparente et aussi les deux petits mots qu'elle avait attrapés au vol tout à l'heure, « hôtel Impérial», lui donnaient à réfléchir.

Elle se rapprocha de l'éplorée lui offrit une chaise :

— Asseyez-vous, mademoiselle, s'il vous plaît. Et dites-moi qui est Jérôme?...

La gémissante Marthe dévoila ses joues emperlées de larmes et s'exclama, rancunière :

— Avec ça que vous ne le connaissez pas . . . Jérôme Poignant . . . Vous vous promenez tous les matins avec lui . . .

— Moi ? Mais vous faites erreur ! De ma vie, je n'ai jamais rencontré ce monsieur . . .

La visiteuse trépigna :

— Si on peut dire ! Hier matin, vous déjeuniez en sa compagnie sur la terrasse de l'Auberge Savoyarde, au tournant de la route de Verrier . . . Je vous y ai vus.

Le front de Vincenette se plissa.

— Hier matin ? Mais je vous demande pardon, hier matin j'étais avec un de mes amis . . . le comte Zilahy . . . Serge de Zilahy. Vous devez même le connaître : il habite à l'hôtel Impérial.

Cette fois, la téléphoniste laissa retomber ses mains et fixa sur son interlocutrice un regard où la raillerie se mêlait à la fureur :

— Beau comte de Zilahy ! Savez-vous qui il est, votre Serge de Zilahy ? C'est l'employé interprète de l'hôtel. Il s'appelle Jérôme Poignant et il est né à Lausanne.

— C'est faux ! fit Vincenette, pâlissante.

— La preuve, clama Marthe, triomphante, c'est que Jérôme m'avait recommandé, si on téléphonait pour le comte Ziliady, de l'appeler, lui . . . Il m'a raconté que c'était une farce qu'il avait organisée avec un de ses amis . . .

— Une farce . . . baltutia Vincenette, qui a ressenti tout soudain un grand coup au coeur.

— Oui . . . Et c'est moi qui donnais les renseignements sur lui, le jour où une dame a téléphoné à l'hôtel . . . Des ren-

seignement qu'il me dictait, naturellement... Au fait, c'est peut-être bien vous, la dame ?

Vincenette, fit non, d'un signe, la langue paralysée. Elle n'était pas encore revenue de sa stupeur. En vain, elle cherchait à mettre de l'ordre dans ses pensées affolés, à dénouer cet imbroglio, elle n'y parvenait pas; et une angoisse soudain commençait à se faire jour en elle.

— Alors, il y en a deux. Je m'en doutais ! éclate Marthe Richolle, reprise par sa fureur première.

— Ce doit être mon amie. Mme Doret.

— Ah ! elle est mariée, celle-là... souffle l'autre, qui paraît un peu allégée.

Elle s'aperçoit tout à coup de la pauvre mine défaite de Vincenette. de son silence, de sa pâleur.

— Vous comprenez, dit-elle, sur un autre ton, comme si elle s'excusait, Jérôme et moi, on doit se marier à la fin de la saison... quand nous aurons, tous les deux, gagné assez d'argent pour nous mettre en ménage...

— Mais le comte Zilahy est riche, objecte Vincenette, qui se raccroche tout de suite à l'espoir.

— Puisque je vous dis qu'il n'y a pas de comte Zilahy ! s'énerve la téléphoniste, avec un haussement d'épaules.

— Pourtant les fleurs, les bonbons, les sorties, le canot...

— Oui... Eh bien ! tout ça, c'est M. Antoine Plantin qui le payait. Toujours pour la farce... mais cette farce est un mystère que je voudrais bien éclaircir...

— Vous dites Antoine Plantin ? profère Vincenette, que ce nom vient tout à coup d'arracher à sa torpeur.

— Oui... C'est bien ce nom-là. C'est un ami de Jérôme... Il paraît qu'ils ont fait leurs études ensemble. à Paris. Parce qu'il faut vous dire que mon fiancé n'a pas toujours été employé d'hôtel. Ses parents avaient eux-mêmes un grand palace à Genève et ils l'ont fait bien éduquer... Mais, dame, il était paresseux et dépensier... À la mort de son père, l'argent lui fondait dans les doigts...

Vincenette l'arrêta du geste. L'histoire du faux Serge a cessé de l'intéresser. Pour l'instant, ce qu'elle désire ardemment savoir, c'est comment Antoine, le « brave Antoine », est mêlé à cette humiliante aventure.

— Mademoiselle, presse-t-elle. la voix altérée, je vous en supplie, dites-moi tout ce que vous savez des rapports de monsieur... enfin de votre fiancé avec M. Antoine Plantin... Je vous donne ma parole d'honneur que je ne reverrai ce... Jérôme Poignant de ma vie... mais il me faut la vérité ! Aidez-moi, je vous en conjure ? Pour moi, c'est très grave...

Et elle serre les poings, tandis qu'une flamme brève passe dans son regard.

— Eh bien ! voilà, acquiesce Marthe, bonne fille. C'était... il y a un mois et demi à peu près...

— Au moment de mon arrivée à Annecy, précise mentalement Vincenette.

— Jérôme a reçu une lettre d'un de ses anciens camarades qui lui donnait rendez-vous à Chambéry. Il a même demandé un congé pour y aller... Quand il est revenu, il riait tout seul. J'ai demandé :

« — Qu'est-ce qu'il te voulait, ton ami ?

« — Me proposer une affaire...

« — Une affaire... Quelle affaire ?

« — Oh ! une blague... pas bien méchante. Il s'est souvenu que j'avais essayé de faire du théâtre, au moment de ma déconfiture, il y a quatre ans... et il a pensé à utiliser mon talent.

« Il faut vous dire que Jérôme a fait partie de tournées, en province, quand il n'avait pas le sou... C'est même grâce à ce M. Plantin qu'il s'en est tiré. Il paraît que ce dernier lui a prêté un peu d'argent et que c'est lui qui l'avait recommandé à Nice, au Savoy, où nous nous sommes connus. Bref. il lui doit une certaine reconnaissance...

« Donc, j'ai été un peu étonnée, quand j'ai vu mon Jérôme aller s'habiller chez un tailleur d'Annecy, d'une façon assez bizarre... comme ces étrangers excentriques qui viennent ici...

« — C'est pour la farce, qu'il m'a expliqué.

« — Jusque-là, je ne trouvais rien à redire : M. Plantin lui avait ouvert un compte. Ensuite, il a commencé de partir de bonne heure, le matin, avant que son travail commence. Il a même fallu que je veille au grain, parce qu'il arrivait en retard et, deux ou trois fois, j'ai retardé la pendule du hall, pour lui éviter d'être mal noté par le chef du personnel.

« Continuez ! dit durement Vincenette, qui depuis quelque instants a un tic nerveux des doigts qui n'a pas échappé à sa compagne.

« Eh bien ! voilà... cela a continué ainsi. Le troisième jour, mon fiancé m'a dicté une dépêche pour ce M. Plantin... Tenez, j'en ai même gardé copie. La voilà.

Elle fouille dans son sac et tend un papier griffonné à Vincenette. Celle-ci lit avec un haut-le-corps :

« Anguille appâtée. Envoyez amorces. »

Le sang aux joues, la jeune fille froisse le feuillet dans sa main.

— Vous y comprenez quelque chose ? s'enquiert ingénuement Marthe. Pas moi. Jérôme n'a pas voulu m'expliquer et il s'est mis à rire... À partir de ce jour, la vie a commencé à devenir impossible : mon Jérôme, dès qu'il avait un instant de liberté, disparaissait. Nous ne pouvions plus jamais être ensemble... À mes questions, il répondit que « c'était pour la farce »... Moi, je trouvais que cette farce durait un peu trop. À mon avis, les plus courtes plaisanteries sont les meilleures.

ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —
Et vous vous lèverez le matin frais et dispos

Le foie doit secréter chaque jour deux livres de bile dans vos intestins. Cela est absolument indispensable à la digestion. Autrement, les aliments séjournent dans les intestins et se gâtent. Vous avez des gaz d'estomac et vous souffrez de constipation. Votre organisme s'empoisonne peu à peu, vous vous sentez déprimé, vous voyez tout en noir.

Il ne suffit pas toujours, pour atteindre le mal, de faire agir les intestins. Vous devez aussi traiter le foie. Ces excellentes Petites Pilules Carter pour le Foie feront secréter les deux livres quotidiennes de bile : vous vous rétablirez rapidement. Inoffensives et douces, elles activent la sécrétion de la bile. Elles jouent le même rôle que le calomel mais ne contiennent ni calomel ni mercure. Demandez les Petites Pilules Carter pour le Foie ! Refusez tout succédané. 25c.

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE
APPRENEZ A JOUER
la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examen. Diplôme avec Superbe Guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251 V RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

VOTRE NEZ EMBELLI !
Méthode simple, sans douleur

Le Modèle 25 Trados (brevet anglais) donne une forme parfaite aux nez difformes, rapidement, sans douleur, pour toujours. Le seul appareil aussi précis. Plus de 100,000 clients satisfaits : hommes, femmes et enfants. Recommandé et employé par des médecins.
Renseignez-vous gratuitement auprès de
M. TRILTY, Spécialiste
(P. 92), 45 Hatton Garden, Londres, E. C. I. Angleterre

POINTS NOIRS
Les points noirs se dissolvent et disparaissent littéralement par cette méthode unique, simple et sûre. Achetez chez n'importe quel pharmacien deux onces de peroxine en poudre, saupoudrez-en un linge mouillé d'eau chaude et frictionnez doucement la figure — tous les points noirs disparaîtront. Ayez un teint de Hollywood.

« Bref, excédée, hier matin je l'ai suivi. Je l'ai vu qui vous rejoignait sur la route. L'après-midi, je me suis entendue avec un des chasseurs pour qu'il le file. On l'a pisté jusqu'ici et on a su qu'il venait voir Mlle Vincenette Guittard : ainsi, j'ai su votre nom et je suis venue . . .

« Mais vous m'avez promis, dit-elle plaintivement, que, maintenant, vous ne le reverriez plus . . . n'est-ce pas, mademoiselle ? Ce n'est pas que je sois jalouse . . . mais avec les hommes, vous savez . . . Et celui-là n'est pas de tout repos, je vous l'assure. D'abord, il est trop beau; toutes les femmes lui font les yeux doux. Alors, ça le flatte, cet homme . . . Il est fat, comme tous ces pareils . . . Mais il m'aime bien, tout de même . . . Il sait que je lui suis dévouée, et qu'il aura une compagne travailleuse, et honnête, et pas exigeante . . . Nous devons prendre un hôtel ensemble . . . en Suisse, dans son pays. Il a appris la cuisine, il aime ça : il fera des spécialités. Moi, je servirai à la salle, avec un maître d'hôtel et deux servantes . . . Oh ! nous nous en tirerons très bien . . .

Tandis qu'elle parlait, une émotion où elle ne savait pas très bien ce qui dominait, de la rancoeur ou de la déception, serrait la gorge de Vincenette.

Ainsi, c'était à « ça » que se résumait sa belle aventure; une farce d'étudiants, farce dont elle faisait tous les frais !

C'était « ça », le beau comte au profit de danseur valaque, à la tournure de héros de roman : un futur cuisinier de palace, qui n'ambitionnait pour tout uniforme que la veste et la toque blanche . . . et qui avait déjà promis sa foi à la téléphoniste de l'hôtel.

Une révolte folle la secoua. Elle ne vit plus, à travers la baie qu'encadraient les hortensias bleus, l'enchantement apaisant du lac, avec son bruit de soie froissée, ni la joie des barques où de jeunes rameurs s'entraînaient.

— Ecoutez, mademoiselle . . . commença-t-elle d'une voix rauque . . .

Et, tandis qu'elle parlait, tête et la lèvre mauvaise, une névralgie féroce montait à ses tempes et lui enserrait la nuque comme un crampon de fer.

IV

Le portier de l'hôtel Edelweiss fut tout surpris, en voyant un monsieur nerveux faire, ce matin-là, irruption dans le hall.

C'était un jeune homme de corpulence un peu forte qui venait de descendre d'une dix-huit chevaux sport qu'il avait arrêtée devant le portail. Il portait un veston brun, fort bien coupé, mais couvert de poussière, une cravate de ton sobre et des gants de pécari.

— Mlle Guittard ? demanda-t-il, tout haletant.

Et il sembla guetter la réponse avec une certaine anxiété.

— Mlle Guittard n'est plus chez nous, monsieur. Elle est partie hier soir.

Le monsieur sembla consterné. Ernest, le portier le vit sortir de sa poche un mouchoir de fil avec lequel il essuya son front ruisselant.

— Je m'en doutais ! s'exclama-t-il sourdement. Où est-elle allée ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Comment . . . Vous n'avez pas porté ses bagages à la gare ?

— Pas que je sache, monsieur. Un taxi est venu la chercher Mademoiselle a annoncé qu'elle partait pour l'Italie... Mais il y a les autocars qui vont sur Modane . . . et plusieurs rapides de nuit qui se dirigent dans des directions différentes . . .

Le monsieur répétait, comme suffoqué :

— Pour l'Italie . . . Je m'en doutais !

A voir l'effet que lui produisait la nouvelle, on ne l'eût, certes, pas dit.

— Petite malheureuse ! gémit encore le monsieur. Je n'ai que le temps de la rattraper.

Il esquissait une brusque volte-face lorsque Ernest insinua :

— Si monsieur veut voir Mme Doret?

L'autre se frappa le front :

— Où avais-je la tête ? . . . C'est vrai, Marianne me renseignera.

Et au portier :

— Annoncez-moi, je vous prie. Vite !

— Appartement 27, compléta aimablement Ernest, en faisant signe au groom d'escorter le monsieur pressé.

Après quoi, il prit le récepteur du téléphone pour aviser la cliente du 27.

Le visiteur ne fit qu'un bond de l'ascenseur dans l'antichambre de Marianne. Celle-ci parut tout étonnée de le voir :

— Mon Dieu ! mon bon Antoine . . . quel bon vent vous amène ?

Le jeune homme défit son col comme s'il étranglait :

— Où est Vincenette ?

Marianne haussa les sourcils :

— Où ? Mais, à cette heure, elle doit être chez elle, je présume.

— Comment ? bégaya Antoine, en roulant des yeux effarés.

— Elle a pris hier soir le train pour Narbonne . . .

— Vous l'avez accompagnée à la gare . . . vous-même ?

— Elle s'y est opposée. Elle m'a dit qu'elle préférait prendre la voiture de l'hôtel et que le portier la mettrait dans le train.

Antoine leva les bras au ciel :

— Et vous l'avez crue ! Eh bien ! interrogez-le, le portier de l'hôtel . . . Il vous dira qu'il ignore absolument quelle direction a pris sa cliente et par quels moyens elle a quitté Annecy . . . Mais ce qu'il sait, par exemple, c'est qu'elle est partie pour l'Italie . . .

— Pour l'Italie . . . répéta Marianne d'un ton incrédule. Et que diable voulez-vous que Vincenette aille faire en Italie ?

Antoine avança vers la figure étonnée de Mme Doret une face dramatique :

— Se compromettre avec le sieur Jérôme Poignant. Ah ! celui-là . . . quand je le tiendrai ! grinça-t-il, en serrant les poings, quelle belle correction . . .

— Mais, voyons . . . interrompit Marianne, perplexe, je vous avoue que je ne comprends pas vos paroles . . . Qui est donc ce Jérôme Poignant ? C'est la première fois que j'entends son nom . . . et je suis certaine que Vincenette . . .

— Vincenette . . . elle en est folle !

— Folle ? Vous rêvez . . . Non, si Vincenette est . . . comment dirais-je . . . emballée... ou plutôt attirée vers quelqu'un . . . ce serait plutôt pour un certain . . . comte de Zilahy, qui n'a pas cessé de la poursuivre de ses assiduités durant tout le séjour qu'elle a fait ici . . . si bien que nous n'avons vu que lui durant un mois. Il avait même promis d'aller la saluer à la gare hier soir.

— Ça y est . . . Ils sont partis ensemble, fusa Antoine Plantin, les joues congestionnées. Ah ! j'ai fait un joli coup, moi . . .

— Vous ?

Marianne se toucha les tempes avec lassitude :

— Mon pauvre ami, je n'y comprends plus rien ! . . . Vous me parlez de ce Jérôme . . . comment . . . Panand ?

— Poi . . . Poignant . . . gronda Antoine, avec la mine d'un sanglier prêt au combat.

— Soit . . . Ensuite, vous prétendez que M. de Zilahy et Vincenette . . Allons, allons, vous avez la fièvre !

— Ah ! Marianne, ne vous moquez pas . . . Jérôme Poignant et votre Zilahy ne sont qu'un seul et même individu . . . et c'est moi qui, comme un imbécile, confiant en sa loyauté, l'ai fourré sur la route de Vincenette . . . C'est moi qui ai tout arrangé, tout manigancé, en payant de mes propres deniers . . . Ah ! ce serait comique, si ce n'était si douloureux !

Les lèvres de Marianne se relevèrent dans une moue choquée :

— Eh bien ! mon cher, vous faites un joli métier . . .

Antoine Plantin prit sa tête à deux mains dans un geste désespéré :

— Mais comprenez bien, Marianne, que j'ai agi pour ce que je croyais le bien de Vincenette . . . et le mien propre . . . J'ai cru conjurer le danger . . . limiter le risque . . . Ah ! j'ai bien réussi!

Marianne ouvrait des yeux ronds.

— De quel danger parlez-vous ?

— Eh ! du coup de foudre . . .

Il s'était laissé tomber dans un fauteuil. Sa bonne face qui semblait uniquement faite pour la joie s'allongeait démesurément et ses yeux, où passait une véritable tristesse, fixaient Marianne avec angoisse.

— Ah ! je suis bien coupable, allez...

Marianne ne disait rien, le considérant gravement, touchée par tout ce

qu'elle lisait de sincère et de profond au fond de ce regard pâle de bon toutou tendre et dévoué.

— Si vous m'expliquez vos raisons, formula-t-elle doucement, en posant sa main sur l'épaule de son visiteur.

Il eut comme un rauque sanglot :

— Je l'aimais tant, Marianne, si vous saviez !

— Allons, allons . . . encouragea-t-elle, compatissante, ne vous désespérez pas...

— Vous comprenez, fit-il, d'une voix lasse, je suis fixé sur moi-même. Je sais que je n'ai pas beaucoup de chances de séduire une femme . . . Je ne suis pas beau . . . je suis gros . . .

— Pas tant que ça, rectifia-t-elle, en l'observant. Vous l'étiez bien davantage.

Mais il ne l'écoutait pas. Il poursuivait, comme pour lui-même :

— Je n'ai pas de chic . . . Je ne sais pas parler aux jeunes filles . . . Je ne sais que les faire rire . . . mais elles ne prennent pas au sérieux ceux qui ne savent que les amuser . . . Elles ne devinent pas ce qu'il y a, parfois, sous cette gaieté, sous cette blague apparente, de tendresse refoulée, de timidité aussi, de crainte . . .

Il secoua sa tête carrée de jeune taurillon impatient :

— Mais que pouvaient me faire les autres ? La seule qui m'intéressait, c'était ma petite Vincenette . . . Elle . . . elle est là depuis toujours . . .

Il s'est frappé la poitrine d'un geste violent et gauche.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle accepterait d'être mienne un jour . . . dit-il, sobrement. Et quand elle a consenti, j'ai cru que la terre ne serait pas assez grande pour contenir tout mon bonheur . . .

— Mais pourquoi ne lui avez-vous pas dit ces choses ? s'informe doucement Marianne. Il me semble que vous savez très bien parler d'amour . . .

— Oh ! quand je pense à elle ou que je parle d'elle, j'en trouve des choses, allez . . . Il me semble que pour elle, tout me deviendrait facile . . . Tenez . . . j'ai même changé de tailleur pour lui faire plaisir . . . et j'ai acheté cette voiture-sport, moi qui n'aime que les conduites intérieures, bien douillettes . . . Aussi, voyez le résultat : douze heures de route, le pied sur le champignon . . . avec l'angoisse d'arriver trop tard . . . des vêtements gâchés . . . et . . . au bout, la catastrophe !

— Mais enfin, que s'est-il passé ?

— Voilà, explique-t-il, en tournant vers elle son visage gonflé. Quand Vincenette m'a dit que nos fiançailles n'étaient pas définitives, que cela n'avait été qu'un moyen de se débarrasser de l'insistance de ses parents, j'ai été affolé. Quand elle a ajouté qu'elle voulait, elle-même, chercher celui qui serait l'ELU... j'ai compris que tout était perdu. Mais lorsqu'elle a parlé d'Annecy, j'ai vu luire un petit espoir . . .

« J'avais ici un ami, oui, un garçon assez « tête brûlée » mais sur qui je pensais pouvoir compter. Il est employé à l'hôtel Impérial où il sert d'interprète. Il a fait un peu tous les métiers : professeur de tennis, acteur, professeur de bridge, bref, toutes les sinécures qui réussissent parfois à faire vivre un certain temps un fils de famille dans la gêne. Je l'avais aidé à se tirer d'affaires. Je me suis dit que lui seul pouvait, en revanche, me rendre le service que j'attendais de lui.

— Comment cela ? s'informa Marianne, intriguée.

— Il a un physique assez avantageux... de la verve . . . un certain bagout . . . Je sais Vincenette très romanesque. J'ai inventé cette histoire de comte polonais pour occuper son esprit et l'amuser. Je ne voulais pas qu'elle fréquente les dancings, les terrains de -sport, la plage mondaine où elle aurait risqué de rencontrer un amoureux. Je me disais que si mon ami réussissait à camper un personnage susceptible de l'intéresser, elle aurait l'imagination absorbée par cette aventure et s'en tiendrait là. Après .on aurait vite fait de la dégoûter du monsieur en lui racontant une histoire peu édifiante à son sujet . . . et puis il disparaîtrait de la circulation, au moment opportun.

— Eh bien ! éclate Marianne qui a écouté toute cette histoire avec. dans ses prunelles calmes, une lueur amusée, je ne vous aurais jamais cru, mon bon Antoine. autant d'imagination ! Mais vous en avez bien plus que Vincenette... Malheureux ! Vous ne vous rendez pas compte de la folle imprudence que vous commettiez ?

— Hélas ! avoue-t-il, contrit, ce damné Jérôme a pris son rôle au sérieux. Le plus triste, ajoute-t-il, sombre, c'est que Vincenette va faire les frais de cette stupide plaisanterie . . . Qu'a-t-il pu lui raconter, le bandit, pour l'amener à cette folle décision ?

— Je ne peux pas croire qu'elle se soit prêtée à cet enlèvement.

— Lisez ! intime-t-il, dramatique.

Il lui tend le billet où Marianne peut lire, de l'écriture de Vincenette :

« Mon cher Antoine, pardonne-moi la peine que je vais te faire, mais le hasard a mis sur ma route un jeune homme charmant, distingué . . . et pauvre. Il s'appelle Jérôme Poignant. Un penchant irrésistible m'attire vers lui et lui-même m'adore : nous étions marqués par le destin pour nous rencontrer. Je n'ai pas le temps ni le désir de persuader mes parents qui, étant donné la modeste situation qu'occupe mon amoureux, feront certainement des difficultés : je préfère les mettre devant le fait accompli.

« Quand tu recevras ce billet nous aurons quitté la France. Nous nous marierons dès que les formalités seront remplies. Je te demande comme un dernier service de ne rien dire à ma famille;

Comment PLAIRE aux hommes

COMMENT pouvez-vous avoir des admirateurs si vous vous laissez abattre par l'anémie, la tristesse, la nervosité ? Les hommes recherchent les jeunes filles vivantes, gaies — les jeunes filles pleines de santé qui aiment à sortir, à profiter des bons moments de la vie.

Ne faites pas fuir l'Amour. Travaillez à retrouver votre entrain : vous aussi verrez les hommes vous adorer.

Un bon conseil : commencez à prendre le Composé végétal de Lydia E. Pinkham, éprouvé et sûr; et remarquez l'amélioration de votre état.

Ce Composé, célèbre partout, préparé spécialement pour les femmes au moyen d'herbes et de racines, est un véritable reconstructeur de l'organisme : il calme vos nerfs et vous fait prendre goût à la vie.

Depuis plus de 60 ans, les femmes se disent l'une à l'autre comment, avec le Composé Pinkham, traverser également les âges critiques. Il peut VOUS aider — dès AUJOURD'HUI procurez-vous-en une bouteille chez votre pharmacien.

Lydia E. Pinkham's

COMPOSÉ VÉGÉTAL

Lisez

La Revue Populaire

Chez les dépositaires 15c

je préfère l'informer moi-même de ma décision. Adieu !

« VINCENETTE »

Marianne replia pensivement la lettre.

— Voilà ! exhala Antoine, la figure décomposée. Pas un mot de regret, pas une hésitation. Ah ! je comptais vraiment peu pour elle . . .

— Qu'allez-vous faire ?

Un flot de sang monta aux joues du jeune homme :

— Les rejoindre d'abord. Parler à Vincenette, l'empêcher de s'entêter dans sa folie . . .

— Vous n'empêcherez rien . . . Si elle aime ce garçon . . .

— Mais je l'éclairerai sur ce garçon... Il est impossible qu'elle l'aime, quand elle le connaîtra bien . . . Jérôme est un égoïste, un incapable . . . Sa façon d'agir même en ce moment, vis-à-vis de moi qui m'étais fié à lui, qui lui avais confié tous mes espoirs, toute ma vie est celle d'un être déloyal, sans scrupule et sans conscience.

— Eh ! vous prêchez une convertie, assure Marianne. Mais c'est Vincenette qu'il faudrait persuader . . . Et l'amour est aveugle et sourd, vous le savez aussi bien que moi . . . Ah ! tout cela est de votre faute, mon pauvre ami . . . Si Vincenette est malheureuse, vous pourrez faire votre *mea culpa* . . .

— Je le tuerai plutôt ! grince Antoine, les yeux hors de la tête.

— Hé là ! comme vous y allez . . . Mais vous avez complètement perdu le sens . . .

Il lève les bras avec lassitude :

— Excusez-moi . . . Je ne me contiens plus . . . Cette anxiété me rend fou.

— Mais, peut-être, suggère Marianne, que vous vous inquiétez à tort. Qui vous assure qu'elle a vraiment commis le coup de tête qu'elle méditait ? A la dernière minute, il est possible . . .

— Vous pensez bien, coupe-t-il, que mon premier soin, en arrivant, a été de me rendre à l'hôtel Impérial. J'avais au bout des poings un certain direct qui me démangeait depuis Saint-Laurent, et que je voulais loger dans la mâchoire de ce vilain monsieur . . .

— Miséricorde. Antoine mais vous êtes devenu enragé !

Il hausse ses lourdes épaules.

— Je n'ai trouvé là-bas qu'une téléphoniste qui m'a répondu que Jérôme Poignant n'était plus à l'hôtel depuis la veille au soir . . .

« Ah ! il a bien mijoté son coup, le brigand !

— Il peut être devenu vraiment amoureux de Vincenette . . . Cela le changera . . . L'amour fait parfois des miracles . . .

— Pensez-vous qu'un homme comme lui puisse changer ? Ce qu'il vient de faire vous peint l'individu.

— Et c'est lui que vous aviez chargé de veiller sur votre fiancée et de la protéger envers et contre tous ? Je ne vous fais pas mon compliment !

— Je n'avais pas le choix, gémit-il. Et puis, je pensais que Vincenette ne risquait rien; elle était sous votre égide.

— Mon égide ne l'a pas empêché de se toquer de votre beau ténébreux. Il faut dire aussi qu'il savait y faire. Ma parole, il m'avait presque conquise, moi aussi !

Elle objecte, avec une subite colère :

— Si encore vous m'aviez mise dans la confidence, j'aurais pu veiller au grain . . . pallier au danger . . .

— J'avais un peu honte de ma puérilité, avoua-t-il, piteux. On est si bête quand on aime !

— Vous pouvez le dire . . .

Comme un enfant grondé, il baisse la tête. Une gaîté court sur le visage mobile de Marianne; elle le trouve comique et touchant; elle voudrait pouvoir l'alléger du souci qui le taraude.

Pourtant, elle insiste :

— Ah ! quand vous maniez la gaffe, vous . . . on peut dire que c'est sans douleur.

— Oh ! je sais bien que je suis un imbécile, allez . . .

Il a proféré cela sur un tel ton de découragement que le rire s'efface aux yeux de la jeune femme. Elle a un élan vers lui, mais au moment où elle va parler il lève la tête :

— Ecoutez, fit-il, de l'air de quelqu'un qui vient de prendre une décision pénible, je comprends toute ma sottise. Je voudrais la réparer.

— Alors . . .

— Attendez ! Laissez-moi parler . . . Voyez-vous, cette nuit, pendant cette course folle qui m'a amené ici, — j'ai fait du cent trente à l'heure, moi qui tremble quand le compteur marque quatre-vingts ! — j'ai tout envisagé, tout pesé, même le pire.

Sa voix altérée est toute frémissante.

— Si Vincenette persiste dans son idée d'épouser ce . . . ce triste personnage que je ne veux pas qualifier, eh bien ! elle l'épousera . . .

Marianne a esquissé un mouvement qu'il prend pour une protestation.

— Si . . . Suivez-moi bien . . . Il est possible, après tout, comme vous dites, que l'amour transforme les êtres . . . Elle sera peut-être heureuse près de lui. Mais, avant tout, il faut qu'elle retourne chez elle . . .

Il presse convulsivement ses fortes mains l'une contre l'autre :

— Je ne peux supporter l'idée qu'à cause de moi elle est lancée dans une vilaine aventure, où elle laissera sa réputation, son honneur de jeune fille pure, sa tranquillité . . . sans compter la peine immense qu'elle va faire aux siens . . . Je l'aiderai plutôt à convaincre ceux-ci . . . de lui donner leur consentement . . . Aussi pénible que cela me soit, j'aiderai même Jérôme à se tirer d'affaire . . . Mais il faut que Vincenette revienne chez elle, d'abord . . . C'est là que son mari ira la chercher. Une jeune fille comme elle ne transgresse pas . . .

— Eh bien ! interrompt tout soudain une voix moqueuse qui produit sur Antoine l'effet d'une pile électrique, la jeune fille que je suis trouve que tu as manqué ta vocation; tu aurais dû te faire avocat ou prédicateur . . .

Il s'est levé d'un bond . . . tandis que le rire de Marianne, léger, un peu ému, peut-être, emplit la pièce.

Sur le seuil de la chambre, Vincenette, une Vincenette charmante dans son pyjama du matin que recouvre négligemment un peignoir bleu, tout fanfreluché, étouffe un bâillement dans sa paume rose.

— Mon Dieu ! dit-elle en avançant dans la pièce d'un air détaché, ce que vous êtes bavards tous les deux . . . Si on ne peut plus dormir à neuf heures du matin, ce n'est pas la peine d'être en vacances.

Antoine la contemple avec saisissement, les traits figés, comme s'il ne pouvait croire à la réalité de cette apparition. Mais déjà une lumière monte au fond de ses yeux pâles qu'il appuie sur elle intensément.

— Vincenette . . . murmure-t-il, c'est... c'est toi ?

— Naturellement, c'est moi . . . Tu attendais le Président de la République ?

Déroutée, il se tourne vers Marianne qui pouffe devant sa mine ahurie. Mais les traits de Marianne sont pleins de douceur et de satisfaction . . et il lui pardonne de se moquer encore un peu de lui.

— Alors, exulte-t-il, cette lettre . . . c'était . . . c'était . . .

— Une farce . . . comme la tienne.

Elle ajoute, sèchement :

— D'aussi mauvais goût. Je n'ai pas plus d'imagination que toi, tu vois . . .

— Oh ! Vincenette . . . Vincenette !

Il veut la prendre dans ses bras. Mais elle se recule, d'un air offensé.

— Une minute ! Nous avons un petit compte à régler tous les deux Au fait, remarque-t-elle tout à coup, on dirait que tu as maigri ?

Il se redresse fièrement :

— Onze kilos . . . J'ai perdu onze kilos . . . Peut-être davantage aujourd'hui, car cette nuit le souci m'a sûrement fait maigrir encore.

Les prunelles de Vincenette s'égaient.

— Comment cela ?

— Je suis allé faire une cure. J'ai jeûné pendant trois semaines . . .

— Comment, toi qui est toujours affamé, tu as pu . . .

— Pour l'amour de toi, je ferais bien d'autres choses encore ! affirme-t-il avec conviction.

Vincenette est partagée entre l'envie de rire, et une autre envie, plus ridicule, qui la pousserait à jeter ses bras autour de cette bonne face familière qui a vers elle un si tendre regard.

Tout à l'heure, elle était encore tout animée contre lui d'une sourde et tenace rancoeur. Mais depuis qu'il est entré dans cette pièce la conversation qu'elle a surprise, l'oreille aux aguets derrière la portière, a dissipé sa colère.

Il est venu vers elle, penaud :

— Tu me pardonnes ?

Elle croise les bras :

— Non . . . mais je te remercie de la jolie opinion que tu as de moi . . . Non seulement tu me crois capable de couper dans toutes tes stupides inventions, mais encore tu acceptes l'idée que je puisse consentir à suivre, sans même en avertir mes parents, un individu comme ton Jérôme Poignant . . . Je me demande comment tu peux aimer une fille que tu tiens pour un polichinelle . . .

— Ninette !

Pour la première fois, le petit nom familier qu'il a choisi pour elle ne la choque pas; il y a mis une telle intonation d'amour et de tendresse.

Sur la pointe des pieds, Marianne s'est éclipsée.

Un peu plus tard, comme Vincenette montait dans le roadster qui allait la ramener chez elle, Antoine suggéra :

— Il faudra tout de même que j'envoie un faire part à Jérôme. On lui doit bien ça . . . et je m'en veux un peu de l'avoir mal jugé . . .

— Ah ! ne me parle plus de cet individu, dit Vincenette avec brusquerie. D'abord, il va se marier avec Marthe Richolle, la téléphoniste, qui m'a si gentiment aidé à te monter un bateau, mon petit bonhomme.

Marianne fut la seule à percevoir une légère félure au fond de la voix claire. Elle pressa la main de Vincenette. Le regard de celle-ci glissa vers Antoine dont le visage affectueux rayonnait d'une joie immense; oui, celui-ci serait un sûr compagnon, dont la tendresse solide la porterait tout au long de la vie . . .

Le reste n'était que chimère.

Et comme il se tourne vers elle en lui demandant gaiement :

— Alors, chérie, on part ?

D'un mouvement spontané et gentil, elle pose ses lèvres fraîches sur les larges joues saines de son futur mari et sa voix heureuse jette avec une allégresse qui chasse au loin toute arrière-pensée :

— En route !

FIN

Une étoile de cinéma — ANITA LOUISE — au milieu des modestes fleurs champêtres.

■ Pendant que l'on tournait *College Swing*, aux studios Paramount, il se produisit un incident qui eût pu se terminer tragiquement. Une quarantaine de jeunes figurantes devaient apparaître dans une scène avec un lion ; le roi des animaux était évidemment dompté et suffisamment repu pour lui enlever le goût des molets de ces dames. Mais tout à coup, quelqu'un entra avec un agneau qui devait figurer dans une autre scène. Aussitôt le lion de rugir en « lorgnant » dangereusement le pauvre agneau. Ce fut une panique parmi les figurantes, les photographes et autres spectateurs. Mais le dompteur réussit à apaiser son gourmand élève, dès que l'agneau fut parti.

■ Au cas où vous auriez l'intention de vous acheter un costume de bain, voici ce que porte Merle Oberon sur les plages californiennes : c'est un simple — très simple ! — costume d'hawaïen appelé *sarong*, en coton à fleurs imprimés, des fleurs blanches sur fond brun ; ça se porte avec un manteau de plage en laine blanche et des sandales brunes, type oriental.

■ John Hall, qui s'est fait une solide carrière dans le cinéma, eut autrefois le désir d'entrer dans la « carrière ». Le futur diplomate entra alors à l'université internationale de Genève, en Suisse. Mais la destinée le dirigea vers le théâtre, puis vers le cinéma.

LE MYSTÈRE de vos yeux !

• Faites ressortir toute la beauté de vos yeux — accentuez leur profondeur et leur éclat avec une frange de cils bien courbés ! KURLASH produit ce miracle en 30 secondes, il courbe les cils pour les faire paraître plus longs, plus foncés, plus chics. Sans chaleur ni cosmétique, pas besoin de pratiquer — $1 dans tous magasins.

Sachez quel maquillage convient exactement à vos yeux — comment le composer élégamment ! Envoyez vos nom, adresse et teint à Jane Heath, Dépt. P-5 ; vous recevrez — *gratis* — un plan de maquillage personnel et toutes les instructions pour le maquillage des yeux !

THE KURLASH COMPANY, Inc. Rochester, New-York, U. S. A.
The Kurlash Company of Canada, Toronto, 3.

Kurlash

Droits réservés 1938, The Kurlash Co., Inc.

Coupon d'abonnement

Le Samedi

Pour 10 cents, LE SAMEDI vous apporte chaque semaine une lecture variée, abondante, amusante, instructive et toujours intéressante pour tous les âges!

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom . . . . . .

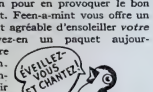
Adresse . . . . . .

Ville . . . . . *Prov.*

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

COMMENCEZ BIEN LA JOURNÉE

Soyez de ceux qui n'ont *jamais* le "bleu" ! Commencez la journée plein d'entrain. Essayez la recette Feen-a-mint de santé débordante. Feen-a-mint, ce délicieux laxatif—*gomme à mâcher* assure une aide *facile* et *normale*. Le mâchage facilite la digestion en accroissant l'afflux de sucs digestifs, pendant que le laxatif sans goût s'en va agir doucement mais sûrement dans le gros intestin pour en provoquer le bon fonctionnement. Feen-a-mint vous offre un moyen facile et agréable d'ensoleiller *votre* existence! Ayez-en un paquet aujourd'hui chez votre pharmacien. Mâchez Feen-a-mint ce soir et demain vous vous *éveillerez en chantant!*



3tMF

Feen-a-mint

LE LAXATIF-GOMME À MÂCHER

Lisez

LA REVUE POPULAIRE

VOUS aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.
PROFITEZ de notre abonnement spécial :

$2.00 pour 2 ans

(24 numéros)
au lieu de $1.50 par année.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P.Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

Aussi en vente dans tous les dépôts de journaux.

NOUVELLES DES STUDIOS AMERICAINS

■ Paul Landacre est un sculpteur français qui, depuis de nombreuses années, habite la Californie où ses services sont souvent requis par les studios. Landacre est propriétaire d'une presse à main qui, dit-on, appartient au célèbre humoriste américain Mark Twain. Mark Twain passa l'hiver de 1864-1865 dans un camp qu'il avait loué en Californie ; c'est là qu'il écrivit quelques-unes de ses plus belles pages ; à l'aide de sa petite presse, il en tirait de nombreux exemplaires qu'il envoyait aux journaux et à ses amis.

■ La danseuse Zorina, ex-vedette des Ballets Russes, est maintenant sous contrat à Hollywood. Elle prétend que le meilleur moyen de conserver la souplesse et la vigueur de ses pieds est de les traiter chaque jour à l'huile, une huile spéciale importée d'Egypte. De plus, elle prend chaque semaine un bain complet dans cette huile. Essayez ça et vous nous en direz des nouvelles. La grand-mère de Zorina, âgée de 84 ans, habite encore la Norvège ; elle s'est rendue à la ville la plus proche, Kristinsund, pour voir sa petite-fille dans *Goldwyn Follies* ; c'était la première fois que la respectable aïeule assistait à une représentation cinématographique.

■ Il ne faut pas croire que les producteurs de Hollywood sont infaillibles. Gary Cooper tournait son premier film et prétendait qu'il lui était impossible d'interpréter une scène d'amour avec Clara Bow ; le producteur voulut mettre à la porte ce jeune impertinent mais le mettteur en scène Frank Lloyd insista pour le garder ; l'on connait la suite. Un représentant de Mae West, alors actrice à New-York, fut mis à la porte de tous les studios de Hollywood ; mais quelques années plus tard, on fut forcé de payer très cher pour engager la célèbre blonde. Charlie Chaplin dit un jour au jeune Richard Brimmer qu'il n'avait aucun talent d'acteur ; ce Richard Brimmer s'appelle aujourd'hui Richard Dix.

■ Au début d'avril, la 20th Century-Fox avait neuf films en cours de production, avec 1,900 acteurs et figurants et 5,000 ouvriers et techniciens à l'œuvre. On commencera cet été trois grandes productions : *Hudson's Bay Company*, *Rise of Disraeli* et *They met in College*.

■ Andrea Leeds, qui a fait de sensationnels débuts de vedette dans les *Goldwyn Follies* a été adoptée comme « mascotte » des étudiants de l'école militaire de West Point.

▲

THOMAS BECK, sous contrat à 20th Century-Fox, à qui on prédit une brillante carrière cinématographique.

▼

NOUVELLES DES STUDIOS FRANÇAIS

■ Marcel L'Herbier a engagé Ramon Novarro pour le principal rôle de *La Comédie du Bonheur* qui sera réalisé dans un studio de Berlin. On sait que ce metteur en scène français a vertement critiqué — bien à tort, semble-t-il — le cinéma français avant son départ pour l'Allemagne.

■ Au pays de la « terre noire », chez les mineurs, la solidarité, la fraternité ne sont pas de vains mots. Cependant, un jour, la trahison germe parmi ces hommes rudes et simples : une femme en est la cause, une femme qui ne ressemble pas à celles de ce pays, car elle a des mains soignées, le visage fardé, et pense plus à la coquetterie qu'à la maison. Tel est le sujet de *Grisou*, tiré d'une pièce de Pierre Brasseur.

■ Le vrai nom de Nadia Sibirskaia est Jeanne Ducass ; elle est mariée au metteur en scène de *Rapt* et de *Franco de port* : Dimitri Kirsanoff. Avec tous ces noms qui sentent le russe à plein nez il n'est pas étonnant que cette artiste soit une militante active du parti communiste.

■ Hélène Robert, dont le nom est presque célèbre au cinéma, est la maman d'une charmante fillette.

■ L'Argentine montre presque autant de films français que la province de Québec, soit une centaine par année. Et il paraît que la vogue du cinéma français va sans cesse croissante.

■ Des statistiques récentes nous montrent que les 959 cinémas canadiens ont reçu, en 1937, 127,441,574 spectateurs.

■ Félix Gandéra vient de terminer *Le Paradis de Satan*, avec Jean-Pierre Aumont, Pierre Renoir, Lucas Gridoux, Jean Max, Marcelle Géniat, etc.

■ Jean-Servais a vingt-cinq ans ; Jean-Pierre Aumont en a vingt-six ; Tino Rossi a atteint la trentaine.

■ A trente-huit ans, Pierre Richard-Willm est encore célibataire. On peut bien dire que c'est lui le responsable ; les aspirantes Mme Willm n'ont pas dû lui manquer . . .

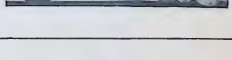
■ Richard Eichberg, metteur en scène de Michel Strogoff, a réalisé des films jumelés : *Le tigre du Bengale* et *Le tombeau indou* que nous verrons sans doute prochainement sur nos écrans. Les interprètes : Alice Field, Claude May, Pola Illery, Gaby Basset, Roger Karl, Roger Duchesne, Max Michel et André Burgère.

RAYMOND CORDY
que nous n'avons pas besoin de présenter aux admirateurs du cinéma français.

Vous pouvez si aisément soulager Maux de tête, Malaise après les repas. Acidité gastrique et autres maux et douleurs ordinaires, par la méthode Alka-Seltzer. — Vous laissez tout simplement dissoudre un comprimé d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau, et vous avez un agréable breuvage effervescent et clair comme du cristal. — Ce breuvage, parce qu'Alka-Seltzer contient un analgésique (salicylate acétylique de soude), fait généralement disparaître la douleur ou le malaise en rien de temps. Et par sa nature alcalisante, il corrige l'excès d'acidité si souvent à la source du mal. — Essayez-le — vous aimerez son goût agréable et le prompt soulagement qu'il apporte.

TOUTES PHARMACIES
Paquets 30c et 60c

Aussi au verre, au comptoir à rafraîchissements des pharmacies.



Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans
488, rue Notre-Dame, Est,
Montréal

Pilules Persanes

Quatre grandes productions françaises

ROBERT LYNEN dans " Mollenard ".

Hercule

Voilà une spirituelle satire du monde journalistique. Fernandel n'y apparaît heureusement pas en un soldat rigolard ou naïf ; il est d'abord un très modeste paysan méridional puis, par la grâce d'un testament, le directeur d'un grand quotidien parisien.

Les interprètes sont : Gaby Morlay, Fernandel, Jules Berry, Pierre Brasseur, Nane Germon, Delmont, Henri Poupon, Henri Crémieux, Jean Tissier, Vincent Hyspa, Pizani, Charles Deschamps, Jacques Tarride, Georges Lannes, Robert Berri, etc.

Scénario de Carlo Rim, mise en scène de Esway.

Mollenard

Une des meilleures productions françaises de 1938. Film d'aventures et de mer, qui nous conduira sur un cargo mi-contrebandier, mi-pirate, de la Belgique jusqu'en Chine.

Les interprètes sont : Harry Baur, Albert Préjean, Gabrielle Dorziat, Jacques Baumer, Pierre Renoir, Elisabeth Pitoeff, Robert Lynen et Dalio.

Mise en scène de Robert Siodmak.

Une scène de " Désiré ", film de Sacha Guitry.

Désiré

Une agréable comédie de Sacha Guitry ; comme toutes ses comédies, *Désiré* fourmille de traits d'esprit et de quiproquos amusants.

Les interprètes sont : Sacha Guitry, Jacqueline Delubac, Arletty, Jacques Baumer, Pauline Carton, Saturnin Fabre, Geneviève Vix, Alys Delonde.

Scénario et mise en scène de Sacha Guitry.

DENISE BOSC en Arlésienne dans " Les Filles du Rhône ".

Les filles du Rhône

Une œuvre d'une grande sensibilité, dans les beaux paysages de la Camargue. Presque toute l'action se passe en extérieurs ; on verra ainsi les costumes et la vie pittoresques de ces grandes plaines où chevauchent les guardians agiles et audacieux. C'est un des *pays* les plus intéressants de France que l'on apprendra à connaître, à aimer.

Les interprètes sont : Maurice Rémy, Alexandre Rignault, Annie Ducaux, Denise Bosc, Nane Germon, Larquey, Arnaudy, Daniel Lcourtois ,etc.

Mise en scène de J.-P. Paulin.

A droite :
FERNANDEL, GABY MORLAY et JULES BERRY dans " Hercule ".

POURQUOI J'AIME TANT HOLLYWOOD

par GARY COOPER

Hollywood est l'une des villes dont on parle le plus dans le monde entier. Et c'est, à mon avis, l'un des plus intéressantes.

Elle naquit en l'espace d'une nuit, tels les camps qui jaillissaient en Californie à l'époque héroïque de la ruée vers l'or. Et les histoires, vraies ou fausses, que l'on colporte sur elle aux quatre points cardinaux en ont fait une ville de légende, où le rêve se mêle à la réalité.

On s'est moqué longtemps de l'étrange industrie qui la faisait vivre. Il est de tradition, pour certains, de le faire encore. Néanmoins, de grands changements se sont produits à Hollywood ces dernières années. Et c'est maintenant une grande cité qu'on ne peut plus ignorer ni méconnaître.

Quoique j'y aie planté ma tente depuis une douzaine d'années, je ne peux certes pas me vanter d'avoir vu Hollywood grandir ! Laissons cela aux pionniers du temps jadis ! Mais je fus à même de voir se dérouler les derniers événements qui ont suffi à lui enlever ce caractère de cirque ambulant qu'Hollywood connut au début de sa création, et qui en ont fait une sorte de Mecque cinématographique où se retrouvent les personnages les plus importants et les plus doués du monde entier. Ce changement, cette évolution rapide et les résultats obtenus ont fait de Hollywood une ville passionnante à étudier.

Lorsque j'arrivai à Hollywood pour la première fois, ce fut sans grandes ambitions. Je débarquai de l'Etat de Montana. J'étais un grand diable un peu gauche, un peu timide, qui pensait qu'avec un peu de talent pour le dessin on pouvait trouver de quoi gagner sa vie dans un journal. Aucune feuille de Los Angeles ne voulut de moi... Je fus photographe ambulant. Puis je quittai ce métier par trop ingrat et me retrouvai un beau matin sans le sou. Je rencontrai, pendant ces sombres jours, un de mes copains du Montana, qui avait eu l'occasion de faire un peu de figuration dans des films de «Rodeos ». Il me propose d'essayer de faire aussi de la figuration. Ce fut là mon point de départ. Je décrochai de petits emplois, puis un premier rôle dans un « Western » pour une compagnie indépendante. Peu après, j'interprétai le rôle de Abe Lee dans *The Winning of Barbara Worth*. Et c'est alors que Paramount m'offrit un contrat. Depuis lors, je n'ai jamais quitté Paramount, me contentant de temps à autre de tourner un film pour une autre maison avec sa permission.

Hollywood, la petite ville champignon née de son propre effort, grâce à une idée jetée au vent, est devenue actuellement la cité de prédilection de tout un peuple cultivé, sensible, imaginatif et passionnément intéressant. Un peuple qui constitue une élite scientifique, artistique et intellectuelle.

J'adore Hollywood pour tout ce que j'y ai appris et tout ce que j'y ai trouvé.

GAIL PATRICK porte ici un délicieux costume de crêpe Dubonnet avec cape de kolinsky. Création de Edith Head, Hollywood.

Françoise Rosay dans " Paix sur le Rhin "

C'est lorsque Françoise Rosay tourna pour Jacques Feyder *Le Grand Jeu* que le public, malgré une carrière déjà importante et bien remplie, « découvrit » vraiment cette étonnante artiste qui savait donner à ses personnages un si extraordinaire relief. Cette faveur spontanément accordée n'a fait que s'accroître à chacun de ses nouveaux rôles, et, de *Pension Mimosa* et *La Kermesse héroïque* aux *Gens du voyage*, ses nombreux admirateurs la retrouvent avec une joie renouvelée qui ne se dément jamais. Son exceptionnelle personnalité éloigne ce qui est facile et défie toute banalité. D'un clignement de paupières, d'un sourire amer du coin des lèvres, elle définit un personnage et le marque d'un style inimitable. Le jeu de ses mains est aussi attractif que celui de son visage, et Flora-la-Dompteuse, qui dompte les hommes comme elle dompte les tigres, garde malgré tout, en dépit de sa pittoresque vulgarité, une façon hautaine d'être simple qui trahit la race propre de Françoise Rosay.

CHARLES VANEL

Aujourd'hui Françoise Rosay est devenue une fille de la vieille terre d'Alsace, portant en son cœur l'amour de son pays et de ses traditions. Elle est Françoise Schaeffer, fière de ses ascendances alsaciennes, qui s'oublie entièrement pour mieux travailler au bonheur des siens et de son pays. Au lendemain de la guerre, elle voit ses propres frères prêts à quitter la vieille demeure familiale, les terres en friche, les vignes à l'abandon et les cœurs divisés. De toutes ses forces elle va travailler à les retenir, celui qu'une carrière brillante attire à l'extérieur, celui qu'un jeune et vivant amour attire de l'autre côté du Rhin.

Quatre ans de souffrances et de sacrifices auraient donc été vains, la terre alsacienne serait à nouveau le foyer de discorde et de mésentente, elle verrait cela au sein même de leur famille... Qui donc, si ce n'est eux, donnerait l'exemple ? Alors c'est elle, Françoise, qui se fait l'artisan de la réconciliation... Paix dans les cœurs. C'est d'abord dans les cœurs qu'il faut faire la paix, et puis désormais : paix sur le Rhin. La noble figure de Françoise servira d'inspiration au jeune sculpteur qui propose l'émouvante maquette d'un monument qui s'édifiera en bordure du Rhin : « Friede am Rhein ».

Dans le film que tourne actuellement Jean Choux, *Paix sur le Rhin*, d'après l'œuvre du romancier alsacien Pierre Claude, Françoise Rosay porte le costume traditionnel d'Alsace. Dans son ample jupe de tafetas noir, sous l'énorme coiffe ornée de la cocarde tricolore, si elle symbolise à merveille cette Alsace meurtrie et divisée par un conflit qui doit trouver son apaisement, elle semble aussi l'incarnation parfaite de ces cœurs généreux qui mettent le meilleur d'eux-mêmes et leurs plus hautes vertus au service d'une cause qui leur est plus chère que la vie : *Paix sur le Rhin*.

ALBERT PREJEAN

ANNIE VERNAY

dans " Tarakanova "

Un sujet extraordinaire, comme seule l'histoire, plus riche que toute fiction, peut en fournir les péripéties et les personnages. Une réalisation grandiose, qui demande trois mois entiers de travail en studio et en extérieurs, à Venise. Un luxe inouï de costumes et de décors. Un metteur en scène de classe : Fédor Ozep. De grands artistes comme Pierre Richard-Willm, Suzy Prim, Roger Karl. Mais pour le rôle de Tarakanowa, la charmante et tragique princesse proscrite, pour ce rôle si divers, si lourd, si riche, qui choisit-on ? Une jeune fille de seize ans. Elle débute. On sait à peine son nom. Mais elle a la beauté, la grâce, la personnalité attachante et profonde que le rôle exige. C'est Annie Vernay. Dès ses premiers essais, elle révèle tant de personnalité et de talent qu'on la préfère à d'autres candidates plus expérimentées et plus connues. Et, au fur et à mesure que s'avançait la réalisation du film et que se succédaient les scènes de grâce, de coquetterie, de tendresse, d'orgueil ou de terreur, jusqu'au tragique dénouement, il s'affirmait que le choix était bon, que Annie Vernay était la femme entre toutes pour ce rôle, que l'inconnue d'hier était la vedette de demain, qu'une étoile était née.

Bientôt, espérons-le, sur nos écrans, se dérouleront les merveilleuses et dramatiques aventures de *Tarakanova*. Et ceux qui admirent le talent, la jeunesse et la beauté compteront alors parmi leurs favorites une étoile nouvelle : Annie Vernay, vedette de seize ans.

Nouvelles des Studios Américains

■ Ray Milland, vedette de la Paramount, est un polyglotte qui rend de fréquents services au studio. Le jeune acteur parle en effet l'espagnol, l'allemand, l'italien, le gaélique... et l'anglais. Pour donner l'atmosphère sud-américaine dans Tropic Holiday, on avait engagé quelques acteurs de l'Amérique du Sud dont plusieurs ne parlaient que l'espagnol et le français. Ray Milland servit d'interprète. C'est Ray Milland qui était l'amoureux impromptu de Dorothy Lamour dans *The Jungle Princess*.

■ La United Artists Corporation a inauguré récemment, à ses bureaux de 729, Septième Avenue, à New-York, une salle pour les représentations privées ; il n'y a aucun éclairage visible. Entre chaque film, les murs et le plafond deviennent lumineux, grâce à un nouveau matériel translucide inventé par un ingénieur américain. Cette salle peut loger une cinquantaine de personnes seulement.

■ Au cours des terribles inondations qui ont ravagé la région de Los Angeles, Leo Carrillo réussit à sauver un homme qui allait se noyer ; ce dernier était emporté, à Santa Monica, par un torrent débordé. Leo Carrillo lui lança habilement un câble auquel l'homme s'accrocha. Aux studios Warner, plus de deux cents employés et techniciens durent passer deux jours sans pouvoir quitter les bâtiments ; les garages de la même compagnie furent complètement démolis. Mais ce sont les studios Universal qui ont le plus souffert de ces inondations. La belle maison de Dick Powell, à Toluca Lake, fut presque emportée par les eaux ; la piscine et les tennis de Powell devront être entièrement reconstruits.

■ Au Musée du Jeu de Paume, à Paris, aura lieu, du 15 mai au 15 juin, une exposition de l'art américain. Sur demande du gouvernement français, on y montrera le film *The Making of a Complete Motion Picture*, documentaire sur les méthodes américaines de fabrication de films.

■ Merle Oberon, que l'on a pu admirer dernièrement dans *Over the Moon* film tourné en Angleterre, se présente comme une *British Empire Actress*. En effet, elle est née en Tasmanie (colonie anglaise), elle a passé son enfance en Australie, puis elle a passé plusieurs années aux Indes ; son père était un officier de l'armée britannique et sa mère était une Irlandaise. A l'âge de dix-sept ans, Merle Oberon, après un séjour en Afrique du Sud, vint résider à Londres ; c'est là qu'elle fit ses débuts dans la carrière théâtrale.

■ Henry Fonda est non seulement un acteur bien doué ; il est aussi un athlète accompli comme boxeur, lutteur et surtout comme tireur à l'arc. Il sera l'un des concurrents dans la grande rencontre de tir à l'arc qui aura lieu les 3 et 4 juillet prochain, à Los Angeles ; plus de 500 concurrents ont été enregistrés.

■ Loretta Young est une hôtesse parfaite ; ses réceptions comptent parmi les plus courues, les plus distinguées de la colonie artistique de Hollywood. Voici une recette de tarte que la jolie actrice a imaginée et que ses invités se sont hâtés d'adopter. *Ingrédients* : ½ tasse de beurre, 1 tasse de raisins hachés, 1 tasse de sucre, 3 œufs, 8 cuillerées à table de sucre, ½ cuillerée à thé de vanille. Faites de petites tartes individuelles. Fouettez le beurre en ajoutant peu à peu le sucre. Ajoutez les raisins hachés, 1 œuf entier et deux jaunes d'œufs. Remplissez votre tarte aux trois-quarts et recouvrez de meringue. Faites brunir légèrement la meringue au four. — Bon appétit !

DEANNA DURBIN

MODES D'ETE

ANNA LEE

Scénario

Miarka la fille à l'ourse

(d'après le roman de Jean Richepin)

Par la route sans fin, sous un soleil ardent, une vieille rosse traîne péniblement une roulotte toute grinçante à laquelle une ourse est attachée.

Une vieille bohémienne à la face de sibylle. énergiquement, farouchement, entraîne le cheval en le tenant par la bride. Elle veut arriver le plus rapidement possible au village voisin qui somnole au flanc du côteau.

Mais la bête, exténuée, s'abat et expire avant d'arriver au but.

Les gamins accourent : « Sara ! ... C'est Sara, la Gypsie, la Sorcière ! » C'est à grand'peine que le maître d'école et le garde-champêtre parviennent à contenir leur troupe indocile, grossie par le flot curieux des villageois et des commères.

Soudain, à l'intérieur de la guimbarde, un cri déchirant jaillit qui glace les spectateurs.

La Gitane se précipite à l'intérieur. Par la porte entr'ouverte on aperçoit une jeune femme torturée de douleurs. Nouvelles clameurs ... un cri d'agonie ... le silence ... et la vieille reparaît présentant à bout de bras un nouveau-né vagissant. Aussitôt, sous les regards ahuris des habitants du village, elle court à la rivière et procède au baptême rituel, car l'enfant, qui reçoit le nom de Miarka, est appelée à devenir Reine des Romanis.

Le Châtelain, maire du village, a observé cette cérémonie avec le plus grand sérieux et, au grand ébahissement de ses administrés, il ordonne qu'on ménage un gîte dans une remise pour la bohémienne, le nouveau-né et l'ourse.

Ce n'est pas seulement la pitié qui inspire l'intervention du maire. Ce dernier, féru d'ethnographie, travaille depuis longtemps à un mémoire traitant des origines et des coutumes des Tziganes, Gitanes et autres Zingaris et il se réjouit de pouvoir étudier sur le vif un spécimen aussi intéressant que la vieille Sara, femme de sang royal, dont le fils Tiarko, décédé récemment, avait été banni de sa tribu pour avoir transgressé la loi en épousant une étrangère. Celle-ci, exécrée par Sara, vient de mourir en donnant naissance à la petite Miarka que l'aïeule aime et vénère à l'égale d'une princesse.

Installées dans une dépendance du château, les bohémiennes deviennent vite un sujet de scandale. Tout le monde sait que la vieille a donné l'ourse comme nourrice à la petite, si bien qu'on ne nomme plus Miarka que « La fille à l'ourse ».

Malgré l'antipathie générale et en tout particulier de Mme Octavie, la gouvernante du châtelain, Miarka grandit entre sa grand-mère et l'ourse. Elle est maintenant une gracieuse fillette, ayant pour seul ami Gleude, l'innocent du village.

Le maire ayant recueilli chez lui son neveu, orphelin à sept ans, ce dernier préfère la compagnie des deux enfants et surtout celle de Miarka dont il subit le charme puéril, que l'enseignement du bon curé du village, ami du châtelain.

Mais l'enfant se signale surtout par les détestables plaisanteries qu'il inflige à Mme Octavie. Un jour même, avec la complicité de Gleude, il ose introduire l'ourse dans le lit de la gouvernante. C'en est trop, et le châtelain décide de mettre son neveu en pension dans un collège éloigné.

DISTRIBUTION

SUZANNE DESPRES .. .. **Sara**
DALIO .. .. **Le Maire**
JOSE NOGUERO .. .. **Luigi**
RAMA-TAHE .. .. **Miarka**
MARCEL VALLEE .. .. **Le Maître d'Ecole**
J. FUSIER-GIR .. .. **La gouvernante**
ROGER LEGRIS .. .. **L'Innocent**
JEAN TOULOUT .. .. **Le Garde champêtre**
ELMIRE VAUTIER .. .. **Sœur de l'Innocent**
FELIX OUDART .. .. **Le Curé**

Mise en scène de Jean Choux

Mme Octavie, cherchant par tous les moyens de se débarrasser des bohémiennes, suggère au châtelain d'obliger Miarka d'aller à l'école, mais l'enfant y suscite un tel désordre que l'instituteur renvoie aussitôt cette élève indésirable.

La vieille Sara exulte, elle apprendra à sa petite fille les plus beaux livres du monde, le « Livre de l'Avenir » et le « Livre des Merveilles ».

Cette révélation excite la curiosité du châtelain. Après des négociations laborieuses, Sara consent à lui prêter ses trésors mystiques, moyennant une roulotte neuve et un attelage que le maire s'engage à lui fournir pour une date déterminée.

Hélas ! la date est arrivée et, malgré des efforts surhumains et un labeur acharné, il a été impossible au maire de traduire ces caractères indéchiffrables. Les supplications du maire n'attendrissent pas la vieille Sara qui s'éloigne sur la route, emportant dans sa nouvelle roulotte ses trésors, Miarka et l'Ourse.

Un autre sujet de tourment lui échoit: il apprend par un message que son neveu Luigi, de plus en plus indépendant, s'est évadé de son collège et a disparu sans laisser de traces.

Les mois, les années s'écoulent désormais dans la solitude pour le maire. Sara a rejoint sa tribu. Miarka est devenue une belle danseuse Tzigane.

Le maire n'a pas abandonné ses études et un jour, à l'occasion d'une conférence sur la civilisation tzigane, il a la grande joie de retrouver son neveu Luigi qui est devenu un musicien réputé. Celui-ci promet à son oncle d'aller au château mais il apprend avec déception que Miarka a quitté le village pour parcourir les routes.

De retour au château, nouvelle surprise pour le maire. Des bohémiens sont installés sur la place du village et il est très ému en apprenant que c'est Miarka, la Fille à l'Ourse.

Il demande aussitôt à Sara de lui prêter à nouveau ses précieux manuscrits, mais la vieille refuse obstinément.

Or, dans la nuit, les livres tant convoités sont dérobés à la gitane qui accuse immédiatement le maire d'être l'auteur du vol. Elle crie vengeance et, par l'intermédiaire de Gleude l'Innocent, fait mettre le feu dans les dépendances du château. Profitant de la panique, la vieille Sara s'introduit dans la bibliothèque du maire où elle est surprise par celui-ci. Elle l'insulte, refuse de fuir le sinistre et s'écroule sur le sol inanimée.

Le feu maîtrisé, malgré les soins, la vieille Sara s'éteindra après avoir béni sa petite fille et lui avait fait jurer d'attendre sans faiblir le roi qui doit venir la chercher suivant les prophéties.

Le lendemain, Adrienne, sœur de l'Innocent, vient au château. C'est elle qui a dérobé les livres et qui espère les monnayer au maire qui la chasse ignominieusement.

Luigi, dès son retour au château, est ébloui par la beauté de Miarka et l'entoure d'une cour ardente. La jeune fille partage sa tendresse mais elle ne faillira pas à son serment, elle doit attendre le roi qui viendra pour l'épouser.

Une belle nuit, des nuées de bohémiens envahissent la région. Au matin, ils s'avancent vers le château. Miarka les attend. Luigi est furieux à l'idée que ces gens viennent lui ravir celle qu'il aime. D'un bond, il est auprès de la jeune fille et, défiant la horde bohémienne, il la prend dans ses bras.

Une immense clameur retentit, la foule s'agenouille : « Le Roi ! Le Roi ! »

Le bon Maire contemple cet inoubliable spectacle qui est son œuvre. C'est lui qui, dans ses recherches, a découvert l'illustre origine de son neveu et en a avisé les Romanis.

Luigi est le Roi annoncé par les Oracles et Miarka est son épouse prédestinée.

RAY MILLAND

Né à Londres, Ray Milland, aussitôt finies ses études au Kings College, passa plus d'un an à bourlinguer sur les Océans. Revenu en Angleterre, il se mit à l'équitation et s'enthousiasma, sans savoir pourquoi, pour les courses d'obstacles. Une idée comme ça !

Par la suite, il eut même l'honneur de faire partie de la Garde même du Roi.

Mais pas pour longtemps. Car son éternelle bougeotte le tracassait à nouveau. Grâce à un héritage de 16.000 dollars qui lui tomba du ciel, il entreprit alors un tour d'Europe. Et, naturellement, mangea cette petite fortune jusqu'au dernier « cent », en cours de route.

Il rentra à la maison avec 150 dollars en poche en tout et pour tout. Ce n'était pas lourd ! Et ces 150 dollars il les dépensa joyeusement, sans souci du lendemain, en un soir, avec une artiste anglaise qu'il avait invitée à dîner !

Ce en quoi il fit bien, n'en déplaise aux gens économes. Car ce fut grâce à cette jeune femme qu'il fut introduit auprès de l'homme qui allait le lancer dans la carrière d'acteur.

Aujourd'hui, Ray Milland est un des meilleurs jeunes premiers d'Hollywood.

La souplesse de son esprit est extraordinaire. Et c'est grâce à la diversité de son jeu qu'il est capable d'interpréter avec un égal talent, des Comédies, des films policiers, des films romanesques, et drames d'aventures.

■ ■ ■

■ Le métier de danseuse n'est pas une sinécure. Récemment, à Hollywood, les danseuses d'un grand ballet américain se préparaient à pardaître dans un film : elles durent s'entraîner, une semaine durant, de neuf heures du matin à six heures du soir. Et cependant, elles ont toujours le sourire ; il est vrai que c'est une sourire de commande, uniforme, stéréotypé.

TONY MARTIN, un nouveau venu au cinéma américain.
(Photo 20th Century-Fox)

Aux lecteurs et lectrices du FILM

●

LE questionnaire ci-dessous a été établi expressément pour vous, lecteurs et lectrices du FILM. En nous le retournant le plus tôt possible, après l'avoir rempli, vous nous aiderez de la sorte, au moyen de vos renseignements, à rendre LE FILM encore plus intéressant. VOUS ETES LIBRE DE SIGNER, OU DE NE PAS SIGNER, ce questionnaire, après l'avoir rempli.

1° *Quels sont vos SIX programmes de radio préférés ? (Les donner dans l'ordre de préférence.)*

Pour Hommes	*Pour Femmes*	*Pour Enfants*
.....	.....	.....
.....	.....	.....
.....	.....	.....
.....	.....	.....
.....	.....	.....
.....	.....	.....

●

2° *A quelles heures du jour ou du soir écoutez-vous de préférence à la radio ? — Rayez les heures où vous n'écoutez pas.*

8 - 11 a.m. 12 - 2 p.m. 3 - 6 p.m. 7 - 11 p.m.

●

3° *Préférez-vous les films FRANÇAIS aux films américains ou anglais ? OUI. NON.*

●

4° *Quelles sont vos Six actrices préférées ?*	*Quels sont vos Six acteurs préférés ?*
.....	.....
.....	.....
.....	.....
.....	.....
.....	.....
.....	.....

Dans le but d'encourager nos lecteurs et lectrices à remplir ce questionnaire, nous enverrons une belle photo d'acteur ou d'actrice aux vingt-cinq premières personnes qui nous feront parvenir leurs réponses, avec leurs nom et adresse. Ces réponses peuvent être écrites sur cette page ou sur une feuille de papier quelconque.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ..... *PROV.* .....

LA BOITE AUX LETTRES

Marie-Reine — Les faits sont les faits : Annabella est la maman d'une jolie fillette âgée d'une dizaine d'années : son mariage avec Jean Murat est le premier. — Annabella ne tournera pas de films en France cette année : vous avez sans doute vu son film américain dans lequel elle a comme partenaire William Powell. — John Hall n'est pas plus Hawaïen que vous et moi. — Votre lettre était intéressante mais les verbes et les sujets n'y font pas bon ménage...

En sourdine — Je regrette de n'avoir répondu plus tôt à votre lettre si intelligente, et je m'en excuse. — Je suis certes de votre avis en ce qui concerne Pierre Fresnay et Harry Baur ; la mise en scène de *Beethoven* fourmillait d'erreurs, mais il ne faut pas le dire : on risque de passer pour philistin ! — Adresses demandées : Henri Guisol, 1, rue Ballu. Paris ; Milly Mathis, 8, cité Pigalle. Paris (9e). — Au revoir.

Paul P. — Pour Billie Burke, adressez-vous aux Studios Columbia, 729, Seventh Avenue, New York City.

Petite Canadienne — On a annoncé à tort que Brigitte Helm reviendrait au cinéma. — Les artistes françaises donnent rarement leur taille ; d'ailleurs, le talent et la taille n'ont pas de rapports bien apparents, ne trouvez-vous pas ?

Une convertie — Félicitations ! Seuls les imbéciles ne savent pas changer d'opinion ! — Votre lettre est fort bien rédigée et curieusement calligraphiée ; je crois que vous avez beaucoup de volonté : c'est si rare ! — *Le Film* publiera bientôt une biographie complète de Harry Baur ; j'espère qu'elle vous plaira. — *Le Curieux* sera toujours heureux de vous recevoir dans sa Boîte.

Flash G. — Yvette Lebon, 78, rue de la Faisanderie, Paris (16e) ; je ne sais si elle vous répondra.

Québecoise — Que des gens n'aiment pas Tino Rossi, c'est bien leur affaire, n'est-ce pas ? Que faites-vous des artistes qui n'ont pour toute beauté que leur talent ? Et que pensez-vous de ce critique français qui a qualifié votre idole de « sirop tonique » national ?

Bien curieuse — Je ne sais si le renseignement est exact : on m'assure que Guy Berry jouait la guitare dans *Cinderella* et dans *Arènes joyeuses*. — L'adresse de Guy Berry est 10, avenue Rachel, à Paris.

Jacqueline — Voici l'adresse de Gilbert Gil : 17, rue Cardinet, Paris. — Au revoir.

Denyse de Vert-Bois — Voyez en page 14 deux scènes d'*Orage*, le seul film français de Charles Boyer pour 1938. Ce film est tiré d'une pièce de Henry Bernstein : *Le Venin*. — Chester Morris est né à New-York le 16 février 1901. — Danielle Darrieux, à Bordeaux, le 1er mai 1917. — Fernand Gravey (dont le vrai nom est Fernand Mertens) est né à Ixelles, en Belgique, le 25 décembre 1905. — J'espère lire encore vos lettres si intéressantes, c'est ma curiosité qui veut ça !

Charlotte M. — Vous pouvez rejoindre Jean Sablon aux studios de la National Broadcasting Corp., à New-York.

* * * — Votre pseudo était trop compromettant : je n'ai pas osé le reproduire... — Jean-Pierre Aumont habite 195, boulevard Malesherbes, à Paris. Il a tourné dans plusieurs films, l'hiver dernier, mais je crois que nous le verrons d'abord dans *Drôle de drame*, avec *Michel Simon, Jean-Louis Barrault*, etc. — Mon âge ? Il y a longtemps que je ne m'en souviens plus.

Jean Sais-Rien — Il y a en France une trentaine de studios ; je ne puis donc vous donner ici toutes ces adresses et en plus le nom des directeurs. Veuillez me dire quel studio vous intéresse tout particulièrement. — Pour des raisons évidentes, je ne puis vous donner l'adresse de Mlle Cabana ; envoyez-nous votre lettre et nous la lui ferons parvenir.

Engreval — Votre lettre adressée à Miguel Sandroval, aux soins du Metropolitan Opera Co., New York City. Vous pouvez lui écrire en espagnol ou en anglais. Et bonne chance !

Petite étoile — Un astéroïde, alors ? — Vous demandez le nom de tous les acteurs français de 17 et 18 ans, et avec leurs adresses. Rien que ça ? Me prenez-vous pour M. Bottin en personne ? Précisez, mademoiselle, précisez.

Mario — Tino Rossi est maintenant en France et il a sans doute encore son logis du 6, rue Balzac, à Paris. — Amitiés à tous nos lecteurs de la Rivière-du-Sud.

Armand C. J. — Le regretté Signoret jouait le rôle du marquis dans *Le Grand Refrain*, et celui d'un amiral dans *Veille d'Armes*.

Réjane J. — On ne peut faire un bon cliché d'un dessin au crayon ordinaire ; il faut un dessin à l'encre dite de Chine, au fusain ou au crayon gras. — Remerciements pour l'intérêt que vous portez au *Film*.

Bohémienne aux yeux noirs — Vous avez sans doute écrit dans votre roulotte en marche : votre écriture est un peu « tremblée » ... — Tino Rossi (pour la deux millième fois !) a un appartement à 6, rue Balzac, à Paris. — Le chanteur-à-la-voix-sucrée reviendra à Montréal en novembre prochain.

Nicou — Votre pseudo est aussi incompréhensible que votre désir de devenir actrice de cinéma. Il faut de l'ambition, c'est entendu, mais il faut surtout de la mesure ; devenez d'abord célèbre au Canada, si vous le pouvez, et peut-être alors les producteurs consentiront-ils à s'occuper de vous...

Petite môme — Il est heureux que vous n'ayez pas signé votre lettre ; je l'aurais peut-être publiée, ce qui vous eût joliment embarrassée... et moi aussi ! — *Le Film* a publié, il y a quelques mois, une note sur Le Gouriadec qui, en effet, a joué sur une scène montréalaise, il y a une vingtaine d'années, mais sous un autre nom. Vous pouvez lui écrire aux soins de la Société des Gens de Lettres, 38, rue du Faubourg Saint-Jacques, à Paris (14e).

Admirateurs de Nita — Nous publierons bientôt la photo de votre préférée. Nita Raya, 35, rue de Berne, Paris (9e). Vous ne perdez rien à attendre...

André R. — A Hollywood, Danielle Darrieux est sous contrat aux Universal Pictures, Universal City, California ; Simone Simon, à 20th Century-Fox, Hollywood, California.

Cendrillon moderne — Quand il ne chante pas, Tino Rossi pèse environ cent trente-cinq livres ; car, quand il chante, mademoiselle, il semble léger... comme un oiseau. Mais je n'ai pas été y voir. — Cette année, Charles Boyer n'aura tourné qu'un seul film français : *Orage* ; de même, je crois, pour Danielle Darrieux qui sera la vedette de Katia. Simone Simon ne travaillera probablement pas en France cette année.

Léo — Vous pourrez écrire à Léo Carrillo aux studios 20th Century-Fox, à Hollywood ; s'il est un homme cultivé, il sait sans doute le français. — Raimu, bien que Marseillais, a un appartement à 59, rue La Béotie, à Paris.

L. Rainds — J'avoue humblement ignorer la généalogie de Claude Rains. Né à Londres le 10 novembre 1889, il a débuté sur la scène à l'âge de 11 ans. *The Invisible Man* fut son premier film. Vous obtiendrez peut-être d'autres renseignements en lui écrivant aux Paramount Pictures, 5451, Marathon Ave., Los Angeles, Californie.

Mlle A. T. — Je regrette de ne pouvoir vous envoyer la photo et le sourire de Jean Kiepura ; vous les verrez quand ils paraîtront dans *Le Film*.

Amoureuse inconnue — Lorsqu'on écrit aux artistes français, il faut que ce soit en *français* ; car souvent ils jugent les Canadiens par la correspondance qu'ils en reçoivent. Alors . . . — Gaby Morlay, 30, rue de la Tourelle, Boulogne-sur-Seine ; Charles Boyer, Paramount Pictures, Hollywood, Californie ; Adolph Wohlbrück, Berlin Steglitz, Stengen Strasse 12, Allemagne ; c'est lui qui tenait le rôle-titre de *Michel Strogoff*. — Affranchissez à trois sous pour la France.

Mme R. M. — L'excellent artiste Jean Yonnel habite 52, avenue de La Motte-Picquet, à Paris. Il a tourné dans deux films, cet hiver.

Martha — Jean-Pierre Aumont, 195, boulevard Malesherbes, Paris. — Continuez à lire *Le Film* ; c'est une habitude très recommandable.

Magicienne — Pourquoi, puisque vous êtes magicienne, ne savez-vous pas que Pierre Richard-Willm habite 89, rue Cardinet, à Paris ?

Miette — Judith Allen est née à New-York et Dick Foran à Flemington, dans le New-Jersey. Je n'ai pas leur âge.

Jean Presse — En écrivant aux artistes, ayez l'obligeance de mentionner *Le Film* ; on vous répondra plus tôt. — Yvette Lebon, 78, rue de la Faisanderie, Paris ; Madeleine Ozeray, Hôtel Plazza-Athénée, Paris ; Josette Day, 7, rue Jean-Bologne, Paris.

Homme troublé — Votre question m'a troublé moi aussi ; je n'en dors plus. — Vous me demandez le titre et les interprètes d'un film anglais vieux de quelques années ; les renseignements que vous me donnez sont trop vagues pour me permettre de le repérer. Trouvez-moi le titre de cette production et je me ferai un plaisir de vous procurer l'adresse des deux acteurs qui vous intéressent.

G. & G. — Pour *Les deux gamines*, adressez-vous à la Librairie Beauchemin ou chez Granger Frères, à Montréal.

Michel — Roland Toutain, 40, rue d'Orgemont, Argenteuil, (S.-et-O.) ; né à Paris le 18 octobre 1905, d'une mère corse et d'un père normand, petit-fils lui-même d'un prince mongol ; fait du sport depuis son enfance : ruine de ses parents ; pendant cinq ans acrobate-aviateur ; cinéma par hasard ; nombreux films ; marié.

Anita F. — Tino Rossi est — ou était — marié à une jeune Française qui n'appartient ni au théâtre ni au cinéma; son nom importe donc peu.

Laurence — En envoyant votre lettre à la Metropolitan Opera Company, de New-York, elle parviendra sûrement à Lawrence Tibbett. — Bonne chance.

Une Trifluvienne — Raymond Segard, 4, rue Féron, Paris, et Georges Rigaud, 46, rue Raffet, Paris, vous enverront sans doute des photos ; mais soyez patiente . . .

Cow-boy solitaire — Savez-vous ce qu'est une ligne horizontale ? On ne le dirait pas à lire votre lettre. — Voici l'adresse de Jean Mercanton qui, je crois, n'a pas eu d'engagement au cinéma depuis quelques mois : 11, boulevard de la Seine, Neuilly, France. De grâce, n'écrivez plus sur votre bronco.

Admiratrice des bruns — Eh ! souf france. Je suis blond ! — Fernand Gravey, qui est brun, lui, habite 1, rue Traversière, Saint-Cloud, France.

Une jeune beauté de l'écran français : JACQUELINE DAIX.

Un rêveur — Remerciements pour vos chaleureuses félicitations. Est-ce réellement votre sœur qui demande les adresses suivantes ? — Victor Francen, 12, rue Murillo, Paris ; Hélène Robert, 33, avenue Victor-Hugo, Neuilly, et Marcelle Chantal, 22*bis*, avenue du Parc Saint-James, Neuilly-sur-Seine (Seine).

L. R. — J'ignore ce qu'est devenu notre ancien collaborateur : on me dit qu'il est à New-York mais je n'ai pas son adresse.

Risque-Tout — Courrier-express ou non, vous passerez à votre tour ! — Pierre Blanchar, 5, place du Panthéon, Paris ; Henri Guisol, 1, rue Ballu, Paris.

Stika — J'espère que vos bons souhaits se réaliseront entièrement. — Christian-Jaque, 14 *bis*, avenue Rachel, Paris, (16e) ; Abel Gance, 7, boulevard Richard-Wallace, Neuilly (Seine).

André G. — Je ne réponds pas par lettre. Voici donc l'adresse de Serge Grave : 14, rue Delta, Paris. Dans le prochain numéro, je vous donnerai l'adresse de l'autre acteur, que je n'ai pas encore reçue.

Un qui veut savoir — Je voudrais bien savoir dans quel dictionnaire vous avez trouvé ce mot : *amériquaine*. Et que dites-vous de ce *Naples aux baisers de feus* (sic) ? — Eh ! oui, Tino Rossi est marié, très marié même.

Un groupe d'amies — Tino Rossi est retourné en France il y a deux mois. Vous aurez le plaisir, la joie, la félicité de le voir, de l'entendre — et même davantage — lorsqu'il reviendra l'automne prochain. A moins que le projet auquel travaille un impresario ne se réalise pas ; ce qui serait, n'est-ce pas, un malheur, une catastrophe, la fin du monde . . .

R. D., Rouyn — Le séduisant Fernandel loge à 15, avenue Trudaine, à Paris, avec sa femme et ses enfants. Mais il préfère à Paname sa belle et lumineuse Provence.

Cypria — Vous n'aimez pas Pierre Richard-Willm aux cheveux châtains ? Que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut publier les photos telles qu'on nous les envoie. Peut-être faut-il attribuer à l'éclairage cette transformation «capillaire» de votre préféré. — Nous n'oublierons pas Bernard Lancret : il est blond !

Petite étudiante — Jean Harlow naquit Harlean Carpentier à Kansas City, le 3 mars 1911. Son premier film : *Hell's Angels*, en 1929. Elle s'était mariée trois fois. — Thelma Todd, décédée le 16 décembre 1935, naquit à Lawrence, dans le Massachussets.

Albert — Mireille Perrey habite 42, rue des Acacias, à Paris. Vous avez entendu sa voix merveilleuse dans *Les Petites Alliées*. Très jeune, elle se destina au théâtre . . . en apprenant le violon. Dès sa sortie du Conservatoire, elle entra à l'Odéon ; c'est elle qui créa le premier rôle de l'opérette d'Oscar Strauss : *La Teresina*. Ses principaux films : *Les Petites Alliées ; La Souris Bleue ; L'Ecole des Contribuables ; Juanita*, etc. Elle joue actuellement au théâtre Pigalle.

Entre curieux — Pour un curieux, c'est l'objet tout désigné ; aussi je ne sais comment vous remercier de votre amabilité. Désormais, je verrai mieux mes défauts . . . et ceux des autres. Et en dépit de votre pseudonyme, je saurai bien vous trouver dans les Bois-Francs. — Les esprits sont assez surchauffés dans notre pays ; je ne me risque pas à publier votre opinion sur Tino Rossi ! — Maurice Chevalier avait épousé Yvonne Vallée ; il n'a pas récidivé.

LE CURIEUX

Scénario

Nostalgie

(d'après "Le Maître de Poste" de Pouchkine)

Un Film de V. TOURJANSKY

Production Les Films Excelsior — Sélection Milo Film

Musique de Michel LEVINE

Dans ce rustique coin de Russie, sur la route qui conduit à Pétersbourg, isolé de toute agglomération, est situé le modeste relais du maître de poste Virine.

Le bonheur de ce dernier serait complet si son amour paternel n'était un peu jaloux de sa Dounia, fraîche jeune fille de 19 ans. Il craint pour elle les tentations journalières qui lui sont offertes par les nombreux officiers s'arrêtant au relais. Ceux-ci ne manquent pas, en effet, d'adresser des hommages à sa gracieuse beauté : ils lui vantent Pétersbourg, tout proche avec ses magnifiques édifices, ses fêtes brillantes, ses femmes divinement vêtues et parées, dont la plus belle est loin d'être aussi belle qu'elle . . .

Il y aurait de quoi tourner bien des têtes fragiles, mais il faut reconnaître que jusqu'à présent, l'insouciante Dounia n'en a pas été troublée.

Pour obéir aux ordres de son Colonel, qui a remarqué Dounia et désire l'attirer à Pétersbourg, le séduisant lieutenant André Minsky feint de tomber malade au relais ; il y reste deux jours et en si peu de temps, non seulement il réussit à conquérir (pour son compte personnel) le cœur de Dounia, mais à s'attirer la sympathie du vieux Virine. Celui-ci lui avoue que cette enfant est tout pour sa vieillesse et qu'il ne peut envisager sans effroi ce que serait son départ.

André, ému et honteux devant de telles confidences, est pris de remords ; il décide de retourner seul à la Ville.

Malheureusement, l'amour naissant de la jeune fille a déjà fait beaucoup de chemin en son cœur et c'est elle qui prend l'initiative de la fuite.

Lorsque Virine apprend son malheur, il devient fou de rage et de douleur, il part à la recherche des fugitifs.

A son retour à Pétersbourg, André a laissé croire au Colonel qu'il n'avait pu lui ramener Dounia ; celui-ci s'en console aisément et sermonne son lieutenant pour qu'il se décide enfin à épouser la riche héritière qu'il lui destine et dont la dot viendrait à point éteindre ses dettes criardes.

Le lieutenant est moins pressé que jamais de contracter ce mariage qui ne l'attire en aucune façon ; il promet d'y songer et tout à ses pensées, il sort de chez le colonel et se trouve en face de Virine qui le recherchait ; craignant le scandale qui ne peut manquer d'éclater devant les officiers, il lui parle très froidement et s'en débarrasse sans ménagements, à la triste stupéfaction du maître de poste.

DISTRIBUTION

HARRY BAUR .. Virine, le maître de poste
JEANNE CRISPIN .. .. .. Dounia, sa fille
GEORGES RIGAUD .. Lieut André Minsky
CHARLES DECHAMPS .. .. Col. Raditch
RENE DARY .. .. Le capitaine
GINA MANES .. .. Olga
CHRISTIANE RIBES .. .. Lisa
SINOEL .. .. Le Docteur
LABRY .. .. Le garçon d'écurie
PAULAIS .. .. Une commerçante

Ce procédé met le comble à sa colère, il se promet de retrouver Dounia, et y parvient après beaucoup de recherches. Le malheureux père a beau mettre tout son cœur douloureux pour persuader à sa fille de le suivre, lui disant qu'André va se lasser d'elle, qu'il ne l'épousera pas et qu'un jour ou l'autre elle ira grossir le lot des abandonnées ; Dounia ne se laisse pas attendrir, aveuglée qu'elle est par son amour confiant : « il n'est qu'un homme au monde pour moi, c'est André ! » Ces paroles sont le coup de grâce pour Virine qui repart, seul, écrasé de chagrin, il n'a plus de fille maintenant . . .

Le même soir une brillante fête est offerte par le colonel à ses officiers. Ayant appris, par le père Virine, que Dounia était à Pétersbourg, contrairement aux dires du lieutenant, qui l'a joué, il veut sa revanche : secrètement il invite la jeune fille à qui Minsky avait refusé ce plaisir pour des raisons trop compréhensibles ; celle-ci, heureuse de la surprise qu'elle fera à André en arrivant au banquet au bras du colonel, accepte.

La surprise d'André est, en effet, très grande, mais son désarroi l'est bien davantage car il prévoit de fâcheuses conséquences à cette réunion.

Hélas, la joie de Dounia est de courte durée et sa peine est immense lorsqu'elle apprend — par les soins du colonel — le proche mariage du lieutenant Minsky ; le malheureux est atterré autant que sa Dounia devant cette brusque révélation. Avec égarement, elle quitte la table ; il voudrait se précipiter pour tout lui expliquer, mais on le retient car le colonel l'a devancé, il accompagne la pauvre Dounia jusqu'à sa voiture et lui conseille de retourner sagement chez son père.

En quelques secondes, tout s'est effondré pour elle ; désemparée, elle échoue dans une auberge de fréquentations douteuses, où, bientôt, elle est en butte aux assiduités d'une brute qui se méprend à son sujet ; une fille prend sa défense si chaudement que la police doit intervenir ; Dounia est emmenée au commissariat avec les autres.

Comme elle ne possède aucun papier, elle donne le nom de son père, qui est convoqué. Lorsqu'il aperçoit son enfant parmi les filles ramassées la nuit, la honte l'étouffe, il feint de ne pas la connaître, mais devant la détresse de ses yeux, il lui ouvre les bras et la presse sur son cœur.

Croyant avoir repris sa fille, il veut punir celui qu'il considère comme l'artisan de leurs malheurs ; devant tous les officiers, Virine arrache les épaulettes du lieutenant Minsky et le gifle ; André intervient pour qu'il ne soit pas inquiété, mais ne pouvant laver cet affront, il doit démissionner.

Virine, revenu auprès de Dounia, lui avoue qu'il vient à son tour de déshonorer celui qui leur avait enlevé l'honneur ; l'effet de ses paroles est bien inattendu pour lui, la jeune fille se révolte, lui crie son amour pour André, c'est son père qui vient de faire tout son malheur ; puis elle s'enfuit . . .

Virine, tout chargé de nostalgie, regagne sa campagne où les jours s'écoulent de plus en plus lamentables pour lui ; malgré ses efforts pour dissimuler à son entourage la honte de sa vieillesse, il finit par adopter l'idée du suicide ; c'est un de ses vieux serviteurs qui arrête son geste funeste, une nuit ; à quoi bon, songe Virine, ne valait-il pas mieux en finir avec cette existence sans but, puisque Dounia ne l'aime plus maintenant ? . . . Dans le jour qui se lève, il aperçoit par la fenêtre un équipage qui arrive au relais ; il peut à peine en croire ses yeux : c'est bien sa fille qui est dans la voiture, accompagnée de son mari, l'ex-lieutenant Minsky.

Allons, il a bien fait de ne jamais avouer sa honte et ses tourments, puisque l'honneur de sa fille lui est rendu maintenant et qu'il a retrouvé son bonheur . . .

Quelques films français que nous verrons en mai

DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT

— avec Victor Francen, Véra Korène, Jacques Baumer, Henri Guisol, Pierre Magnier, Fernand Fabre, Vital et Albert Weiss.

NOSTALGIE

— avec Harry Baur, Charles Deschamps, Janine Crispin, Georges Rigaud, Amiot, Sinoel ,etc. (Voir le scénario en page 48.)

LA CITADELLE DU SILENCE

— avec Annabella, Pierre Renoir, Bernard Lancret, Alexandre Rignault, Larquey, Le Vigan et Gilberte Geniat.

LA CASERNE EN FOLIE

— avec Paulette Dubost, Germaine Roger, Roger Tréville, etc.

L'OCCIDENT

— avec Charles Vanel, André Bacqué, Jules Berry, Rama-Tahé, Jose Noguéro et Robert Le Vigan.

SAMSON

— avec Harry Baur, Gaby Morlay, André Lefaur, Gabrielle Dorziat, André Luguet, Suzy Prim.

LE FRAUDEUR

— avec Robert Lynen, Tramel, Ginette Leclerc, Jacques Varennes, etc.

MIARKA, la fille à l'Ourse

— avec Suzanne Després, Dalio, José Noguéro, Rama-Tahé, etc. (Voir le scénario en page 44.)

A	J	A	C	C	I	O	■	C	H	A	R	L	E	S
■	E	T	A	I	M	■	M	■	A	R	I	U	S	■
C	■	L	■	D	■	H	I	E	■	C	■	T	■	G
O	R	A	N	■	C	O	R	S	E	■	E	T	A	U
N	O	S	■	R	■	S	O	L	U	T	I	O	N	■
S	I	■	P	O	■	D	E	■	N	O	T	R	E	■
T	■	D	A	M	■	P	R	O	B	L	E	M	E	■
A	G	I	T	A	■	D	E	■	M	O	T	S	■	■
N	■	T	I	N	■	C	R	O	I	S	E	S	■	I
T	A	■	O	C	■	D	U	■	M	O	I	S	■	R
I	R	E	■	E	■	■	■	D	E	R	N	I	E	R
N	O	U	S	■	R	O	S	S	I	■	E	■	O	T
O	N	R	A	L	■	S	U	E	■	C	O	U	R	S
■	D	E	L	I	R	A	■	N	E	I	L	L	E	■
L	E	■	M	A	R	I	N	E	L	L	A	■	T	A

LES MOTS CROISES DU "FILM"

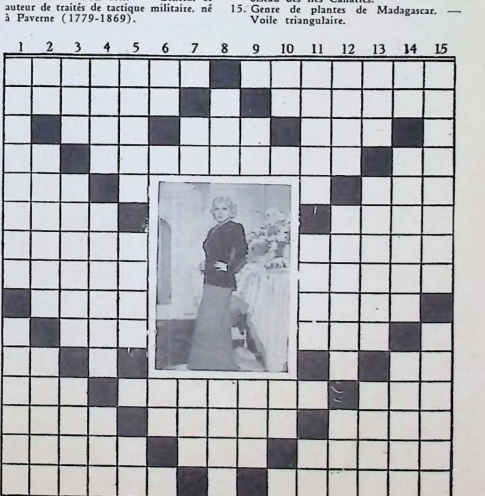
Problème No 10

HORIZONTALEMENT

1. Dentelles de soie aux fuseaux. — Impression que fait sur l'œil la lumière réfléchie par les corps.
2. Personne ennuyeuse (pop.). — Coupa par soubresauts.
3. Unité de travail. — Billet qui autorise une personne à toucher de l'argent. — Du verbe gésir.
4. Particule provençale. — Choses frivoles. — Pronom personnel.
5. Isthme qui unit l'Indochine à la presqu'île de Malacca. — Liqueur que l'on tire du raisin.
6. Prénom féminin. — Ville du Dahomey, près d'Abomey.
7. Ville d'Espagne. — Eloignement nécessaire pour bien voir une chose.
8. Poèmes d'Alfred de Musset *(les)*. — Prit pour modèle.
9. Viscère double. — Imagination sans fondement (fig.).
10. Sans tache. — Mammifère solipède.
11. Préfixe. — Lame chitineuse des seiches (inv.).
12. Particule affirmative. — Prénom et nom de notre vedette. — Petite quantité.
13. Vague de la mer. — Façon, manière. — Epouse d'Abraham.
14. Attention, marque d'estime. — Dit qu'une chose n'existe pas. — Mourir de mort violente.
15. Texte littéral d'un acte. — Général et auteur de traités de tactique militaire, né à Paverne (1779-1869).

VERTICALEMENT

1. Ville natale de notre vedette. — Couleur préférée de notre vedette.
2. Article simple. — Qui proclame quelque chose en public. — Ce qui trouble la sérénité.
3. Tente. — Qui existe depuis longtemps. — Titre de certains souverains musulmans.
4. Chacun des organes qui servent de conducteur à la sensibilité. — Orgueilleux. — Epoque.
5. Premier nom d'un traducteur d'Homère (1776-1834). — Lettres de santé. — Article contracté.
6. Terminaison. — Le premier en son genre.
7. Préfixe. — Agent politique français né à Tonnerre.
8. Cheval de taille moyenne. — Document délivré au nom du roi, en Angleterre.
9. Lac du Soudan. — Saison.
10. Fleuve de Sibérie. — Pronom personnel.
11. Ville d'Espagne. — Aura un air gai. — Fleuve d'Italie.
12. Ensemble des actes de l'autorité (pl.). — Substance qui recouvre l'ivoire de la racine des dents. — Fils de Noé.
13. Du verbe avoir. — Nom vulgaire des brebis. — Contrat aléatoire entre personnes.
14. Note. — Très petite écriture. — Petit oiseau des îles Canaries.
15. Genre de plantes de Madagascar. — Voile triangulaire.



"Le cinéma, l'aviation et le journalisme sont mes passions"— Par Frances Farmer

Après avoir essayé deux carrières totalement différentes — le journalisme et le cinéma — c'est peut-être la seconde que je préfère. Et ce n'est pas peu dire !

Il y a à cela plusieurs raisons. La première vient de ce que le cinéma, où il y a tant d'appelés et si peu d'élus, est tout de même moins encombré que le journalisme, tout au moins en Amérique. A Hollywood, les vedettes féminines ont incontestablement plus de chances que leurs confrères masculins. Ce qui est exactement le contraire de ce qui se passe dans le journalisme. Une actrice devient plus vite célèbre qu'un acteur. Elle gagne davantage d'argent, et a plus de chance d'atteindre rapidement à la notoriété. C'est sans doute pour cela qu'il y a bien plus de vedettes féminines que de vedettes masculines.

La femme qui choisit la carrière d'actrice peut prétendre à un accroissement de fortune plus rapide que celle qui choisit le journalisme. En journalisme, on les envoie généralement « cueillir » de petits échos, des enquêtes sans grand intérêt. Elles sont écartées des grands événements qui leur fourniraient une chance de percer. Et ce sont nos camarades mâles qui s'assurent toujours les meilleures chances ! On dit que l'Amérique est le Paradis des femmes. C'est peut-être vrai, mais en tout cas pas dans ce domaine-là !

C'est entendu, dans le journalisme, on rencontre à tout bout de champ des personnalités très intéressantes. On se fait d'utiles relations. Mais le cinéma offre exactement les mêmes avantages. Ici, à Paramount, où j'ai tourné aux côtés d'Oscar Homolka et Ray Milland un grand film en couleurs intitulé : *Ebb-Tide*, nous avons déjà eu la chance d'être présentés tour à tour à des souverains, des gouverneurs, à des maharajahs, à des musiciens célèbres, à des personnalités touchant au Gouvernement. Les meilleurs écrivains les visiteurs célèbres dans le monde des affaires, du sport, de l'art, de l'aviation, qui, pour la plupart, sont très férus de cinéma, viennent constamment nous voir travailler aux Studios, et considèrent les artistes avec une extrême sympathie.

On dit souvent que le journalisme est la meilleure éducation pratique que l'on puisse recevoir, car les reporters vont partout, sont reçus en tous lieux et côtoient aussi de grands personnages. Mais je trouve que, dans le cinéma, chaque film tourné vous apporte sa part de science, d'expérience et d'éducation. Une actrice découvre, ressent, exprime, chaque fois qu'elle crée un nouveau rôle, des impressions et des sentiments nouveaux.

Et ceci n'est pas tout !

Chaque film vous transporte dans des milieux tellement différents ! Je trouve le travail plus intéressant lorsque, en tournant un film, je puis passer de longues heures, en compagnie des conseillers techniques, du scénariste, du metteur en scène et des artistes qui ont plus de raisbn et d'expérience que moi. Naturellement, si l'on considère simplement le fait de tourner, notre métier paraît assez monotone, en raison du temps considérable que l'on perd sur le plateau et du nombre infime de minutes de travail effectif.

Cependant, si les heures creuses ne sont pas perdues, si elles sont utilisées à se perfectionner, à s'intéresser aux soucis et aux responsabilités du directeur de Production, aux mille et une difficultés qu'il rencontre, le temps, je vous le jure, passe rapidement et sans le moindre ennui.

En ce qui concerne mon métier d'actrice, je cherche à me perfectionner chaque jour un peu plus. Je connais mes qualités. Mais je sais aussi mes défauts, mes imperfections. Ma voix, ma diction, ma silhouette, sont pour moi l'objet de mon attention constante.

Pour conclure, soyez sûrs d'une chose. C'est que, si demain, pour une raison ou pour une autre, je devais renoncer au cinéma, à ce cinéma dont je suis folle, je retournerais certainement au journalisme ! Mon frère et ma sœur font du reportage actuellement, comme j'en ai fait moi-même. Si ce métier m'était fermé, alors je me tournerais certainement vers l'aviation. Car j'estime que ces trois branches, si différentes les unes des autres : le cinéma, le journalisme et l'aviation, sont les plus passionnantes de notre époque.

Vous ne trouvez pas ?

Comment on obtient la femme que l'on aime

La manière forte a du bon, si l'on en croit le capitaine Astley, qui, pendant de longs mois, fit sans succès, la cour à la blonde Madeleine Carroll.

Un soir, comme l'auto s'arrêtait devant la porte de son appartement, l'exquise artiste, qui vient de vivre des moments dramatiques pendant les récentes inondations d'Hollywood, tournant la tête vers son compagnon, lui adressa un radieux sourire :

— Bonne nuit, dit-elle, en lui tendant une blanche main.

— Oui ou non, voulez-vous m'épouser ? demanda le cavalier en baisant les doigts.

Les perles d'un rire léger s'éparpillèrent dans la demi-obscurité. Soudain, la malicieuse Madeleine sentit une main brutale la saisir par les cheveux.

— Il n'y a pas de quoi rire ! gronda une voix furieuse. Je veux une réponse.

Bang ! Et la tête de la pauvre Madeline cogna entre la paroi et la voiture.

Entre les chocs répétés, miss Carroll trouva moyen de balbutier un « oui » que le mariage rendit bientôt définitif. Dois-je ajouter qu'ils sont très heureux ? Ce qui prouverait que la brutalité n'a jamais déplu aux jolies femmes !

La manière indirecte donne aussi de bons résultats, si nous en croyons Franchot Tone. En effet, comment se faire écouter par une star que tout le monde courtise et qu'une union malheureuse a rendue peu encline à contracter de nouveaux liens ? Apparemment, celle-ci...

— A propos, Joan, demanda un jour Franchot (à propos de rien du tout), verriez-vous quelque objection à m'épouser ?

Joan Crawford sourit et ne répondit pas. A quelque temps de là, se trouvant à côté de miss Crawford à un dîner, Tone murmura à l'oreille de sa voisine, en lui passant un plat :

— A propos, Joan, quand avez-vous dit que nous pourrions nous marier ?

Enfin, échangeant des balles... de tennis, sans résultat appréciable, il questionna de nouveau :

— A propos, Joan, que diriez-vous de vendredi prochain pour notre mariage ?

Joan ne résista pas ; si ce ne fut pas le vendredi, la cérémonie eut lieu le mercredi suivant, et je ne crois pas me tromper en affirmant que Joan ne regrette rien !

Une autre manière de conquérir une femme que je ne conseillerai d'employer qu'avec la plus extrême circonspection, est la manière télégraphique de Joe E Brown :

« Ai suffisamment d'argent pour mariage. Stop. Venez vite. Stop. Joe.»

Cent quarante dollars représentaient alors la fortune de Joe. Mais la future Mme Brown ne le savait pas et vint : ils se marièrent et le sont encore.

Et maintenant, messieurs, choisissez la manière qui vous plaira.

Libby's — Produits de Tomates

OUI, EN EFFET! PARTOUT, LES MAMANS DÉCOUVRENT QUE LA MÉTHODE À "PRESSION DOUCE" EXCLUSIVE À LIBBY FAIT UNE DIFFÉRENCE MAGIQUE! La fillette accueille avec un sourire son bol de Soupe aux Tomates* Libby's à "Pression Douce"—le papa en fait autant—et il exige du Catchup aux Tomates Libby's à "Pression Douce" pour sa viande, tandis que toute la famille réclame le Jus de Tomates Libby's à "Pression Douce"—le Jus de Tomates le plus populaire et le plus en demande au Canada. Cette popularité bien méritée a une raison. Les Produits de Tomates Libby's sont faits d'après la méthode exclusive à "Pression Douce". C'est une méthode brevetée, que seul Libby peut employer et qui consiste à extraire seulement, d'une façon délicate, le jus pur de tomates certifiées pour lesquelles Libby a passé 25 ans à sélectionner la graine. La saveur des tomates cueillies au mois d'août est capturée et retenue dans toute sa fraîcheur. Pour découvrir la magie des Produits de Tomates Libby's—essayez-les. Voyez par vous-même comment leur présence sur la table suffit pour aiguiser l'appétit de toute la famille.

*Voici d'autres délicieuses Soupes Libby's dont vous vous régalerez, et qui sont vendues sous la garantie du "Remboursement du Double de Votre Argent" — LEGUMES — POIS — ASPERGES — EPINARDS — BOUILLON ECOSSAIS.

Si votre épicier ne peut pas vous les fournir, veuillez nous envoyer son nom, à Chatham, Ont., et nous nous occuperons de vous les faire avoir.

LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA, LIMITED

Chatham, Ontario

3P438BF

OFFRE DE REMBOURSEMENT DU DOUBLE DE VOTRE ARGENT

Si vous ne trouvez pas que les trois Produits de Tomates Libby's à "Pression Douce" sont les meilleurs que vous ayez jamais goûtés, Libby vous remboursera le double de votre argent. Ecrivez simplement, en lettres moulées, vos nom et adresse, le prix d'achat et le nom de l'épicier au dos de l'une ou au dos des trois étiquettes et envoyez cela à Libby, McNeill & Libby of Canada, Limited, Chatham, Ontario.

BIÈRE
Old Stock
DOW
Joe's
Place
Chez
Jos
d Stock
ALE
BIÈRE
DOW
STOCK
ALE